

**LA COLLECTION *FÈ MBOUM* DU MUSÉE DE NGAN-HA DANS L'ADAMAOUA
AU CAMEROUN**

**MATERIAU POUR L'HISTOIRE DES MBOUM ET PROBLEMATIQUE DE SA
CONSERVATION ET VALORISATION**

NIZÉSÉTÉ Bienvenu Denis

Maître de Conférences

Département d'Histoire - Université de Ngaoundéré/Cameroun

nizesete@gmail.com

Introduction générale: Les *Fè Mboum* entre ombre et lumière

En 1931, la conversion du Bèlākà Saw Mboum, 45^e de la dynastie (1931-1977) à l'Islam, ruine près de dix siècles de la tradition culturelle des Mboum de Ngan-Ha aux plans politique et religieux. Les *Fè Mboum*, objets-signes du pouvoir temporel et spirituel du Bèlākà (titre du roi des Mboum), cessent de «fonctionner». Dorénavant relégués au rang de sortilèges ou de fétiches, ils sont soustraits de la cour royale et des autels. Ils entrent alors dans l'ombre pour plus d'un demi-siècle. Sous l'illumination d'un prosélytisme débordant proclamant l'universalité d'Allah, Dieu des musulmans venu des confins de l'Orient, les Mboum convertis à l'Islam, renoncèrent progressivement à leur religion endogène qui vouait un culte aux *Fè Mboum*. C'est le cas du Bèlākà Foulani de Mbang Mboum, village voisin de Ngan-Ha qui, de retour du pèlerinage à la Mecque dans les années 1930, fracassa les *regalia* de son père et les noya dans une rivière. À Ngan-Ha par contre, le Bèlākà Saw Mboum, musulman qui naquit dans une famille animiste refusa de commettre l'impie et s'opposa à la destruction des *Fè Mboum*. Quelle logique guida la décision de ce chef islamisé? À la mort de son père, la querelle de succession qui éloigna le prince Saw Mboum de Ngan-Ha pendant près d'un quart de siècle de 1907 à 1931, le conduisit à la cour du lamido de Ngaoundéré, où il se lia d'amitié

avec les princes foulbé islamisés. Après la destitution du Bélàkà Nya Fu Njenreng (1907-1931), il accéda au trône. Plusieurs années de familiarité avec le cercle musulman, loin du culte animiste l'amènèrent à embrasser l'Islam. Une conversion par conviction religieuse ou par opportunisme social et politique? Dans tous les cas, c'est dans sa nouvelle ambiance spirituelle qu'il renonça au culte des *Fè mboum* mais ne les détruisit pas. Pourquoi cette retenue? Estima-t-il que s'il brisait ces «choses sacrées» ses ancêtres allaient le châtier compte tenu de leur importance dans la société mboum? Or l'influence islamique, la christianisation et la scolarisation qui gagnaient du terrain, aliénaient les croyances traditionnelles, les rituels d'intronisation et les rites agraires où ces *regalia* intervenaient jadis abondamment. Même en les conservant à quoi pouvaient-ils encore servir face au rouleau compresseur de la modernité occidentale? Saw mboum appréhendait-il un probable «retour aux sources» un de ces jours? Géniale intuition! Il prit soin de ne pas les casser. Mais leur culte fut aboli. Les *Fè Mboum* devenus indésirables furent alors abandonnés dans les cavités rocheuses des montagnes de Fedjacké, de Raoyonpou, de Ngaw Ha et de Ngaw Ndolong dans les environs du village Ngan-Ha. C'est dans ces montagnes d'ailleurs, qu'on les conservait habituellement et que le Bélàkà les vivifiait, les dynamisait en leur faisant verser régulièrement du sang et de la bouillie de mil afin qu'ils convoient ses prières à ses ancêtres. À chaque fête du nouvel an des Mboum appelé *Mboryanga*, ils étaient ramenés au village. Il en était de même lors de l'intronisation d'un nouveau Bélàkà.

Après 1931, ils furent condamnés au silence. Il fallut attendre les années 1990, avec la Loi n° 90-53 du 19 décembre 1990 portant liberté d'association, laquelle réveilla les velléités ethniques dans l'ensemble du territoire national pour que certains Mboum se rappellent l'existence de ce patrimoine culturel oublié. Ils réclamèrent alors le retour à la lumière de ce marqueur de leur identité dans un environnement politique et religieux dominé par les Foulbé. Le Bélàkà Rù Ndè Abba (1977-1997), favorable à l'entreprise autorisa le retour des *Fè*

Mboum des montagnes. Ils étaient constitués d'objets en métal, en cuir, en bois, en céramique et diverses autres «choses cachées dans des sacs en toile et en peau de veau» (Mohammadou, 1991: 135).

Extraits de leurs caches en décembre 1994, contre l'avis de quelques notables mboum musulmans, ils furent ramenés au palais du Bélàkà et entassés dans une case ordinaire. Ils feront ensuite l'objet de plusieurs expositions publiques indélicates, étalés sans ménagement sur des hangars de fortune ou à même le sol dans la cour royale sans protection particulière. Dommages assurés pour ces objets fragiles, soustraits brutalement des sites isothermiques où ils avaient séjourné pendant plus d'un demi-siècle, protégés des agressions d'origine naturelle, zoologique et anthropique.

En moins de trois ans, les intempéries, les manipulations inexpertes, les attaques des rongeurs et des insectes xylophages, les agressions des champignons lignicoles, le gauchissement des biomatériaux et l'oxydation de plusieurs pièces métalliques portèrent de graves atteintes à l'intégrité matérielle des objets. Le vol de certaines pièces et l'éventualité d'un incendie accidentel ou criminel de la case de *Fè Mboum*, problématisaient la survie de la collection à très court terme. C'est dans cette situation critique que l'idée de la construction d'un musée local pour l'exposition et la conservation de ces pièces uniques en leur genre émergea. Elle fut initiée et concrétisée par le programme Ngaoundéré-Anthropos, organe de coopération scientifique entre l'Université de Tromsø en Norvège et l'Université de Ngaoundéré au Cameroun, avec le concours du prince Baba Ibrahima et l'accord du Bélàkà Saliou Saoumboum. Le projet entrepris en 1998 s'acheva en 2001 sur un résultat partiel.

Cet article est résultat de plusieurs entrevues avec le Bélàkà Saliou Saoumboum à Ngan-Ha entre 1995-2010, d'un entretien public organisé les 23 et 24 avril 2001 avec les notables mboum (*nyari à mboum ri*) à Ngan-Ha, des communications personnelles du prince mboum Baba Ibrahima entre 1995-2001, de plusieurs séances d'observation sur le terrain. Compte

tenu des réponses collectives enregistrées et synthétisées, Il ne nous est pas possible de préciser pour chaque information donnée, une source particulière sauf pour des cas pertinents. Nous avons également exploité les écrits fondamentaux de Jean-Claude Froelich, de André-Michel Podlewski, de Eldridge Mohammadou, de Mohamadou Saliou et de nos travaux antérieurs, tous référencés en bibliographie.

Ce rendu-scientifique traite de l'histoire du musée de Ngan-Ha auquel nous avons pris une part active dans la création et évalue l'état et l'intérêt historique de ses collections, en l'occurrence les fameux *Fè Mboum*. Il s'organise autour de sept thèmes qui s'imbriquent les uns dans les autres: 1. L'essence des *Fè Mboum*; 2. Le crépuscule des *Fè Mboum* dans les années 1930; 3. Le turbulent réveil des *Fè Mboum* dans les années 1990; 4. Le musée de Ngan-Ha et la problématique de conservation de ses collections; 5. Contribution des *Fè Mboum* à la connaissance d'un fragment de l'histoire des Mboum; 6. Un décodage du contenu des *Fè Mboum*; 7. Les *Fè Mboum* en perspective et les recommandations en faveur de leur conservation et de leur valorisation.

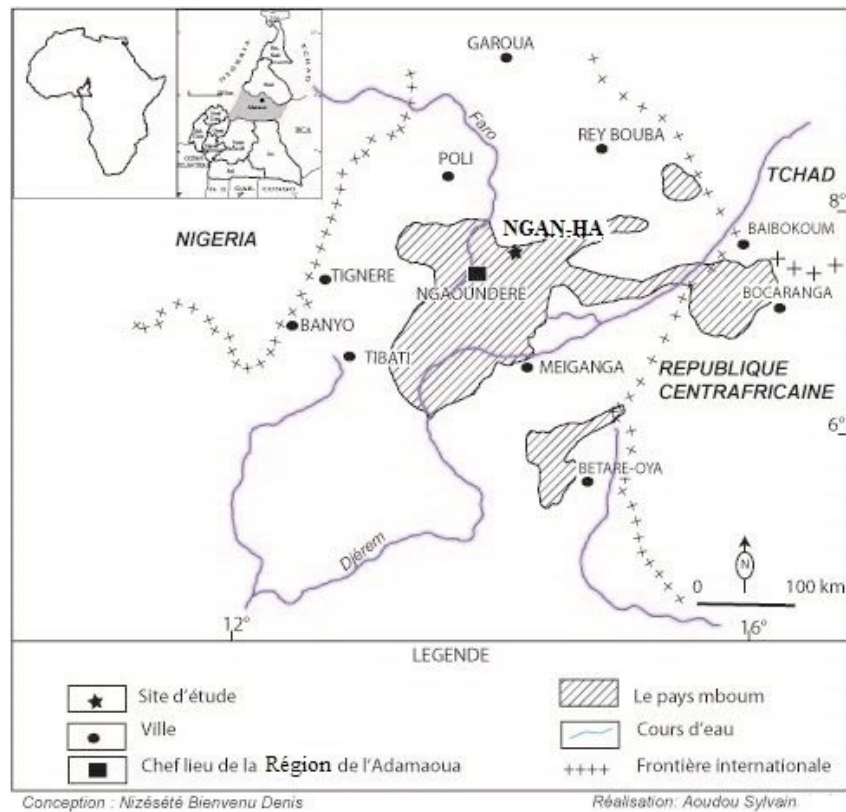
1. De l'essence des *Fè Mboum*

Depuis le X^e siècle au moins de notre ère, des pérégrinations conduisent les Mboum à travers l'espace adamaouen où ils essaient des villages selon leur tradition qui stipule qu'à la mort de leur chef, ils doivent impérativement abandonner le village où il a régné et suivre le nouvel élu dans le sien, conformément aux principes du rite consacré en la matière, le *gbana mboum* ou rite du choix du site. «Un chef ne gouverne pas dans le pays d'un autre», disent les notables pour justifier le caractère itinérant des capitales mboum. À titre d'exemple, entre 1756 et 1931, la capitale mboum changera neuf fois de sites sous neuf Bèlaka différents. Il s'agit des sites: Falgaw (sous Bèlaka Mgba Kol), Ngulang (sous Gang Njuli Njiki), Njak Wàrà (sous Koya), Bitù (sous Mgba Akanjimi), Garbaw (sous Fal-Bella), Narnang (sous Magadji), Demwan (sous Mgba Ndéré), Sopir (sous Nya Fu Njenreng), Mara ou Ngan-Ha

(sous Saoumboum ou Saw Mboum). Cette tradition qui handicapa sérieusement l'émergence d'une importante cité mboum fut stoppée en 1931 à l'étape de Ngan-Ha par l'administration coloniale française, sous le règne du Bélàkà Saw Mboum.

Pendant environ neuf siècles d'errance, les Mboum guidés par près de quarante cinq souverains, eurent la latitude de modeler leur organisation politique, sociale et religieuse dont le dernier modèle qui nous est parvenu est celui en cours à Ngan-Ha avant l'islamisation de Saw Mboum. Au centre de cette organisation politique et religieuse, s'imposent les *Fè Mboum*, emblèmes du pouvoir du Bélàkà. Il en est le gardien et en même temps le grand prêtre en sa qualité d'héritier de leur ancêtre, Sara Mboum. Selon une version des traditions d'origine des Mboum, ces attributs furent remis à Sara Mboum à l'aube de leur histoire par le grand fétiche *Fà wen à gun nday*. Ils lui conférèrent sa suprématie sur ses frères aînés Mbéré, Mana et Mboussa qui fonderont respectivement les chefferies mboum du Mbéré, du Faro et du Lom. Une autre version de cette tradition raconte plutôt que les *Fè Mboum* sont la récompense du secours porté par Sara Mboum à une princesse alors en difficulté dans une forêt. En guise de reconnaissance pour sa bonne action, la princesse lui remit unealebasse mystérieuse contenant les insignes majeurs du commandement suprême, dont le *hâ* (couteau de jet), le *gbara* (épingles à coiffure) et le *fora* (trompette en bronze). Ces emblèmes selon les dignitaires mboum (*Nyari à Mboum ri*), sont chargés d'une parcelle de la puissance divine car Dieu qui règne au ciel gouverne sur terre à travers les *Fè Mboum* qui exaltent sa grandeur et magnifient sa toute puissance. Une manière d'indiquer l'origine divine du pouvoir du Bélàkà et la supériorité des Mboum de Ngan-Ha sur leurs congénères des autres chefferies mboum.

Localisation de Ngan-Ha, pays des *Fè Mboum*



De l'avis de Jean-Claude Froelich (1959: 105): les *Fè Mboum* (force des Mboum) sont considérés comme un symbole de Dieu lui-même; les prières adressées à *Wenn* dans des circonstances importantes étant prononcées devant eux. Dieu qui réside au ciel réside aussi dans les *Fè Mboum*; léguées par les ancêtres, ces calebasses sacrées sont le support de la force de Dieu, *Fè Wenn*».

Étymologiquement, *Fè Mboum* signifie «Choses des Mboum», «Force des Mboum» ou encore «Richesses des Mboum». Il s'agit d'un ensemble de signes-objets de facture matérielle hétérogène, aux contenus symboliques régaliens et sacraliens, qui expriment l'autorité politique et spirituelle du Bélakà et garantissent la vitalité et la prospérité du clan mboum de Ngan-Ha. Régaliens, ces symboles précisent le statut du Bélakà, manifestent son pouvoir civil et militaire, expriment sa dignité, sa richesse et sa puissance. Sacraliens, ils manifestent son pouvoir sacerdotal et spirituel.

Mais à l'analyse, on n'observe pas une distinction franche entre *sacralia* et *regalia* dans les *Fè Mboum*. Il n'existe pas de signes matériels du pouvoir du Bélàkà qui soient strictement religieux et d'autres qui soient exclusivement temporels. Les deux se rejoignent, se complètent et se confondent. L'objet du culte sacerdotal sert le pouvoir civil et militaire du Bélàkà qui détient tous les pouvoirs du royaume. La religion mboum n'identifie pas les *Fè Mboum* comme objets cultuels ou comme moyens d'expression d'une croyance. Les objets-signes du pouvoir civil sont en même temps des objets du culte qui doivent être vivifiés par des sacrifices afin d'assurer la pérennité de la royauté et la prospérité du peuple.

Jadis, le secret était absolument requis au sujet de la nature de ces mystérieux objets censés posséder en eux une parcelle de la puissance divine. De ce fait, «celui qui révélerait leur identité serait puni de mort par les dieux» (Mohammadou, 1990: 136-137). Ainsi, jusque dans les années 1960, nul ne savait rien de la nature exacte des *Fè Mboum*. Les administrateurs coloniaux français dont Bru (1923) et Jean-Claude Froelich (1959), écrivent qu'ils avaient entendu parler de quelques réceptacles: *gang yong*: grande calebasse contenant plusieurs objets non identifiés; *bèl hora*: fétiche contenu dans une calebasse ordinaire; *daw*: objet très lourd enveloppé dans un tissu; *ndikar à mboum*: coussinet du Mboum, mais n'avaient jamais vu ni les contenus, ni les contenants. L'anthropologue André-Michel Podlewski (1978) affirme avoir vu quelques *Ha* ou couteaux de jet, des trompettes portant des motifs énigmatiques. Il fallut attendre 1994, pour que le grand public découvre de visu les *Fè Mboum* ou du moins ce qui en avait survécu après leur cache dans des grottes.

Attributs du pouvoir du Bélàkà, garants de la prospérité du royaume, assimilés aux divinités, il n'y avait donc aucune raison que les *Fè Mboum* soient révélés au peuple au risque de profaner ou de banaliser leur divine substance. C'est pourquoi ils restaient confinés en montagne, loin des regards indiscrets. Même le Bélàkà, leur détenteur ne les voyait qu'en deux circonstances. D'abord, le jour de son intronisation et de son couronnement où on lui

remettait tous les emblèmes de son pouvoir et ensuite, lors du *Mboryanga*, la fête du nouvel an mboum, occasion offerte annuellement au souverain pour faire le bilan de sa gestion et adresser les vœux de prospérité à son peuple.

Les grands dignitaires du royaume, porteurs de titres de *Gang* et de *Vàn-à* gardaient et veillaient sur les *Fè Mboum*. L'accès aux grottes où ils étaient stockés leur était exclusivement réservé. Gardés dans l'enceinte du palais ou dans des grottes, les *Fè Mboum* devaient être dynamisés et vivifiés régulièrement par des rites sacrificiels. À l'effet, le Bèlākà les «nourrissait» en leur versant du sang animal et de la farine de mil. En l'absence de ces libations lustrales, le village dit-on, exposé aux épidémies et aux grandes famines, pouvait disparaître, matérialisation du désaveu du Bèlākà par ses ancêtres. Dès lors il pouvait être destitué ou supprimé physiquement.

Le secret sur les *Fè mboum* s'est dissipé au courant des années 1990. Les objets ramenés au village et ont été exposés au public. Mais ils ne représentent désormais qu'une infime partie des «œuvres produites pendant des siècles par des artisans qualifiés ou encore reçus comme dons», affirme le Bèlākà Saliou Saoumboum. Beaucoup de pièces ont fait l'objet de vol ou de dégradation. De ce fait, l'inventaire suivant est très sommaire et ne restitue pas l'intégrale des *Fè Mboum*. En fonction de leur facture matérielle, on distingue:

1. des objets en cuivre constitués des couteaux rituels et de parade, des bracelets aux motifs riches et complexes, des clochettes, des épingles-pinces du chapeau royal, des sceptres, des trompettes, des masques lunaires ou solaires, des plaquettes calendaires, des amulettes contenant du gris-gris;

2. des objets en fer comprenant des couteaux de jet, des gongs à un et à deux tenants, des couteaux de chasse et d'apparat, des flèches, des épées, des herminettes, des étriers;

3. des vases en céramique, des pipes de prestige et d'usage quotidien, expressions de l'art séculaire de la poterie mboum;

4. des paniers en bois et en graminées, des sacs en cuir et en cotonnade, sans doute des récipients de stockage des «choses secrètes» soustraites du regard public;

5. des tambours en bois couverts de peaux de bêtes, des xylophones;

6. des peaux de panthère, des boucliers en peau de buffle, des queues de cheval, des défenses d'éléphants;

7. la garde-robe du Bélàkà constituée des pièces vestimentaires en coton serties de perles et de cauris, le bonnet royal en cauris et en perles blindé de gris-gris.

Les *sacralia* quant à eux furent toujours tenus secrets et par conséquent leur identité ne fut jamais révélée.

Les *Fè Mboum* au-delà de leur caractère mystique et divin, s'inscrivent dans le registre des arts de cour aux contours sacrés et profanes comme le relève Michèle Coquet (1996: 6):

Il n'y a pas de roi qui ait régné sans que fleurisse à sa cour, un art corroborant l'exercice du pouvoir, la grandeur du royaume ou de celui qui en était le maître. Conçu dans le cadre d'une société hiérarchisée, l'art de cour a pour fonction première, l'exaltation de la puissance du souverain, tant économique guerrière, spirituelle que symbolique. Le droit à l'usage des images et des objets ainsi créés, réservé au chef ou au roi, à sa famille et aux membres des lignages nobles, distingue en marquant leur place dans l'échelle sociale, ceux qui sont proches du pouvoir de ceux qui en sont éloignés.

Les *Fè Mboum* restent très attachés aux racines paysannes du Bélàkà ainsi qu'à la foi animiste. Plusieurs symboles sont en rapport avec le monde rural. L'agriculture, l'élevage, la chasse, la pêche et les fêtes rituelles y occupent une place de choix. C'est le cas des Calebasses et des poteries qui contenaient les échantillons des semences de presque tous les végétaux du pays, lesquelles étaient distribuées aux femmes à l'occasion du *Mboryanga*. Ce sont aussi les masques lunaires ou solaires et les plaquettes calendaires dont se servaient les maîtres des pluies pour scruter le ciel, sonder les horizons et suivre le cycle immuable des saisons en vue de l'organisation des activités agricoles. Les peaux de bêtes ainsi que tous les objets issus du monde animal, végétal et minéral illustrent la mystérieuse connexion du pouvoir avec le sol, le sous-sol et la terre nourricière. Par ailleurs, ces objets-signes du pouvoir intervenaient

chaque année pendant le *Mboryanga* qui avait lieu en août, le mois des moissons. Une preuve manifeste du rôle des *Fè Mboum* comme matrice vitale du pays mboum. Au contact de l'Islam et des influences culturelles européennes, les *Fè Mboum* traités de fétiches sont disqualifiés et abandonnés. Ils tombent dans l'oubli.

2. Le crépuscule des *Fè Mboum* dans les années 1930

La nuit tombe sur les *Fè Mboum* avec la montée au trône en 1931 du Bélàkà musulman Saw Mboum après 44 règnes de Bélàkà animistes (Podlewski, 1978: 19). Malgré le jihad peul amorcé dans l'Adamaoua vers 1834 par Ardo Ndjibdi, l'islam un siècle plus tard, était loin d'avoir aliéné les structures politiques traditionnelles mboum car quoique présente, la religion musulmane était superficiellement pratiquée par une faible proportion de la population (Saliou: 2001: 85-86). L'islam resté discret pour ne pas dire superficiel n'imprégna guère l'élite politique et par conséquent, les Bélàkà qui régnèrent jusqu'au début du XX^e siècle, gardèrent une stricte observance des pratiques ancestrales. Saw Mboum qui est né dans un milieu animiste n'est donc pas musulman de naissance. Seulement, son arrivée au pouvoir en 1931 en tant que premier Bélàkà converti à l'islam, marque un tournant décisif dans l'organisation politique mboum. Sa conversion est le résultat d'une enfance mouvementée. Mobilité forcée qui l'avait contraint à vivre loin des réalités sociales, religieuses et politiques de la société qui l'avait vu naître.

Fils aîné du Bélàkà Mgba Ndéré (1887-1907), Saw Mboum devint naturellement orphelin après le décès de son père en 1907. Prince, fils aîné et héritier présumé en contexte de succession par ordre de primogéniture, il ne fut pas désigné comme tel à cause de son jeune âge. À cette place, Nya Fu Njenreng fut investi et devint le quarante-quatrième Bélàkà de la chefferie mboum. Il installa sa capitale à Sopir. Naquirent dès lors des rapports antagonistes entre les fils du Bélàkà défunt et le nouveau chef. Pressentant une insurrection contre son pouvoir, Bélàkà Nya Fu Njenreng contraignit le fils aîné de son prédécesseur à

l'exil. C'est dans ces douloureuses circonstances que Saw Mboum entama une vie d'errance qui le mena au lamidat de Ngaoundéré vers 1915 sous le règne du lamido Issa Maïgari (1904 à 1922) (Abwa, 1980: 448-449). À cette période, les Mboum jouissaient d'une grande estime auprès des lamibé foubé et concourraient à la gestion du lamidat. Dans ce climat politique, Saw Mboum mit à profit ses origines royales pour s'introduire auprès de l'aristocratie peule musulmane. Animiste de naissance, il finit par s'islamiser. Il fut alors intégré dans la cour du lamido et connut les règnes des lamibé Issa Maïgari (1904-1922), Yagarou (1922-1924), Yaya Dandi (1924-1929) et les premières années du règne du lamido Mohamadou Abbo (1929-1939) avant de devenir Bélàkà en 1931 au lendemain de la destitution du Bélàkà Nya Fu Njenreng, devenu une grave menace pour son peuple. En effet, Bélàkà Nya Fu s'était lancé à corps perdu dans l'esclavagisme. Il vendit presque tous les hommes valides du pays mboum. Effrayé par cette pratique inhumaine et honteuse, le conseil des notables le destitua, le chassa du pouvoir en 1931 et désigna Saw Mboum comme chef suprême des Mboum. Il transporta sa capitale à Ngan-Ha.

Le prince Saw Mboum grâce à son intégration dans la cour du lamido de Ngaoundéré, aux bonnes relations qu'il avait tissées avec l'élite peule et à l'attention qu'il portait aux problèmes en cours à Ngan-Ha, jouissait d'une notoriété favorable auprès des siens. Les nouvelles circulant à son sujet étaient laudatives. Présages sans doute d'un bon roi qui libérera son peuple des exactions du tyran alors en poste. Seulement, les Mboum étaient-ils avertis que sur le plan religieux l'antinomie est totale entre l'islam et l'animisme? Un musulman pouvait-il célébrer le culte des *Fè Mboum* appréhendés par le Saint Coran comme des idoles païennes sans courir le risque du parjure ou du blasphème? Quel fut le rôle du puissant lamido de Ngaoundéré dans la destitution du «païen/kirdi» Nya Fu Njenreng en faveur du musulman Saw Mboum? Au tout début de son règne, le nouveau Bélàkà officia sans fautes tous les cultes traditionnels quotidiens et tous les rites saisonniers. Il était cependant contraint de

remplir ses obligations religieuses musulmanes plutôt en cachette, à l'abri des regards suspicieux des dignitaires animistes mboum. Tout comportement contraire aurait été taxé de forfaiture à l'égard des divinités mboum, un crime grave pouvant conduire à sa destitution.

Mais la disparition progressive des notables influents relâcha le contrôle sur le Bélàkà et dissipa la menace d'un éventuel évincement. Les nouveaux notables sans doute corrompus, étaient aussi mal préparés pour assurer convenablement les fonctions qu'ils avaient héritées de leurs pères. Le Bélàkà bénéficiant dorénavant d'une grande liberté de manœuvre, délaissa progressivement les pratiques rituelles ancestrales dont le culte des *Fè Mboum*, encouragé dans ce sacrilège par l'aristocratie peule musulmane de Ngaoundéré. En abandonnant tous les rituels qui fondaient le ciment de l'autorité du Bélàkà, Saw Mboum démystifia son pouvoir et commit par cette impiété, une grave offense envers ses ancêtres. Le pouvoir traditionnel mboum avait vécu, vaincu par les influences culturelles étrangères.

Au lendemain de la cessation de l'invocation des bénéfices des *Fè Mboum*, que s'est-il passé à Ngan-Ha? La colère des ancêtres s'est-elle abattue sur le Bélàkà et son peuple comme on le prétendait? Il paraît que non! Il n'y a pas eu d'épidémies; les criquets n'ont pas détruit les récoltes; les pluies ont été régulières; les femmes ont accouché; les chèvres ont mis bas; les Dii et les Gbaya ont grignoté le pays mboum. L'islam a multiplié ses adeptes. Le lamido de Ngaoundéré est devenu de plus en plus puissant réduisant le Bélàkà au statut de vassal. Dans l'Adamaoua comme dans l'ensemble du Cameroun septentrional au temps du président Ahmadou Ahidjo, musulman originaire de Garoua au Nord-Cameroun, il était d'ailleurs bénéfique d'être musulman pour jouir si possible des libéralités du régime. Pourquoi refuser un tel cadeau? À Ngan-Ha, la justice immanente des dieux ne fut donc pas rendue. Les *Fè Mboum* n'étaient-ils en fait que ces vieux objets hétéroclites sans aucune valeur? Nul ne s'est jamais prononcé ouvertement sur le sujet à Ngan-Ha.

En dehors de l'influence islamique, le rejet des traditions mboum fut également accéléré par l'école occidentale. Comme l'écrivait Cheikh Hamidou Kane (1961: 66): «l'école nouvelle est une arme souveraine aux mains de l'envahisseur. Mieux que le canon, elle pérennise la conquête. Le canon contraint le corps, l'école fascine les âmes... Il serait adroit d'envoyer à l'école, les fils des Diallobé pour qu'ils apprennent de leurs maîtres, l'art de vaincre sans avoir raison». Les jeunes Mboum scolarisés à l'école coloniale française, raisonnaient autrement désormais. Ils avaient une autre vision du monde par rapport à celle de leurs pères et de leurs mères. Ils donnaient leur avis sur tout et trouvaient un justificatif à tout. Les événements qui survenaient au village étaient générés par des facteurs naturels et anthropiques explicables et non pas par des débordements métaphysiques irrationnels: les épidémies étaient causées par des agents pathogènes identifiables et non par un dieu vengeur; la sécheresse était causée par des phénomènes climatiques et non par la confiscation des pluies par des divinités en colère; la stérilité des femmes n'était pas l'œuvre d'une déesse de fécondité jalouse mais la cause des facteurs biologiques, génétiques ou pathologiques; les crues ne sourdaient pas des abîmes pour punir les hommes, mais résultaient des eaux de pluies drainées par des torrents.

Le christianisme compliquait encore tout le système en prêchant aussi un Dieu unique, miséricordieux, infiniment bon et gentil envers tout le monde. Source intarissable d'amour et de justice, Jésus-Christ au nom de son Père, accueillait tous ses fils et filles dans la dignité. Cette religion libérait les esclaves et valorisait les femmes. Or maintes pratiques ancestrales mboum et musulmanes étaient contraires à ces principes humanistes et égalitaires. Dès lors à Ngan-Ha, beaucoup de personnes susurrèrent que les *Fè Mboum* n'avaient qu'à rouiller, s'effiloche, se décomposer et périr là-bas dans les sombres montagnes de Fedjacké ou de Ngaw Ha. Ils ne pouvaient en aucun cas porter préjudice à leur vie et à leur prospérité. L'Occident matérialiste et chrétien pouvait-il comprendre l'Afrique mystique et spirituelle?

Comme ils le pensaient secrètement, les *Fè Mboum* étaient-ils vraiment obsolètes et inopérants? Si c'est le cas, pourquoi le Bélakà musulman Rù Ndè Abba, décida-t-il en ce mois d'octobre 1990 du «rapatriement» au village de ces «Choses des Mboum»?

3. Le turbulent réveil des *Fè Mboum* dans les années 1990

L'opinion généralement admise veut que la renaissance des *Fè Mboum* fût motivée par le vent de la liberté d'association qui souffla sur le Cameroun en 1990 et suscita la redécouverte des identités culturelles oubliées, camouflées ou perdues. En ces matins de réveil des tribus à travers l'ensemble du territoire national, le peuple mboum se souvint de ses «choses», de son «trésor» en tant que trace principale de sa culture et de son identité. Les *Fè Mboum* s'offraient comme le grand socle sur lequel les Mboum devaient s'appuyer pour présenter leur particularisme et leur différence dans le maquis ethnique camerounais, pour faire entendre leur voix dans un environnement social et politique constamment chahuté par des appels enragés à «l'union, à l'unité, à l'intégration nationale».

Mais au-delà de cette opinion officielle, rien n'empêche de convoquer d'autres pistes de réflexion justifiant le retour des *Fè Mboum* «à la maison». Avaient-ils encore la capacité de jouer leur rôle politique et religieux d'autrefois dans un contexte d'islamisation, de christianisation et de modernisation de la société mboum? S'il est permis d'en douter, il faut plutôt envisager la nostalgie d'un «paradis perdu» au cœur de ce *come back*. Les *Fè Mboum* avaient selon certains notables assuré pendant longtemps la «sécurité, la paix, la cohésion, le bonheur» du peuple mboum. Or depuis qu'ils sont «morts», c'est-à-dire qu'ils ont été mis au rebut par un chef musulman et cessés d'être vitalisés par des libations lustrales, Ngan-Ha, dernière étape des capitales itinérantes mboum, a perdu de son allant: stagnation politique, absence d'une élite intellectuelle, politique et économique, crise culturelle, peuple «en voie de disparition» selon des extrémistes.

Sur le plan politique effectivement, une décision de l'administration coloniale française de 1940 érigeant Ngan-Ha en canton ne fut jamais exécutée. Un *statu quo* résultant des relations historiques tumultueuses entre Ngan-Ha et le lamidat de Ngaoundéré. Celui-ci, après avoir investi et occupé Ngaoundéré, une cité mboum, était décidé à maintenir Ngan-Ha sous sa tutelle. En 1990, cette nouvelle capitale des Mboum était encore un gros village, un énorme champ de mil et de manioc, mamelle nourricière de Ngaoundéré, classée chefferie de 3^e degré alors que Mbé, son ancien pair, la capitale des Dii, était déjà un vieux canton et une jeune sous-préfecture. L'islam décidément n'avait pas aidé les Mboum. Il les avait aliénés et avait volé leur identité. Et si la faute revenait aux *Fè Mboum* oubliés? S'ils n'avaient pas été cachés en aurait-il été autrement de la dynamique politique de Ngan-Ha?

Dans un entretien avec le Bélàkà Saliou Saoumboum le 23 avril 2001, il constatait amèrement:

En 1996, au conseil municipal de Ngaoundéré, sur quarante et un conseillers, il n'y avait que deux Mboum: Mocktar, fils du Bélàkà de Mbang Mboum et moi, prince de Ngan-Ha. C'était injuste au regard de la place des Mboum dans l'histoire et la géographie de Ngaoundéré. Je compris dès lors la nécessité de la création d'une association culturelle mboum pour une prise de conscience par les fils et filles mboum de leurs racines, de leurs traditions, de leur histoire, de ce qu'ils sont véritablement.

En 1996 en effet, aucun Mboum n'était visible dans l'arène politique régionale ou nationale. Dans un pays régi par le système de quotas ethniques comment comprendre et interpréter cette brillante absence? Fils et filles mboum n'étaient-ils pas assez doués intellectuellement ou habilement pour prendre une part active à l'édification du Cameroun moderne? C'est vrai que dans les années 1990 très peu de Mboum étaient diplômés de l'Enseignement secondaire et supérieur. Mais étaient-ils les seuls dans ce registre de sous-scolarisation au Cameroun septentrional où contrairement au grand Sud, l'alphabétisation et la scolarisation accusaient un sérieux retard? Les grands dignitaires du régime d'Ahidjo avaient d'ailleurs quel niveau scolaire pour occuper les hauts postes de responsabilité qui leur étaient échus? Ahmadou Ahidjo lui-même qui avait dirigé le pays pendant près d'un quart de siècle

avec une terrible efficacité n'avait jamais écumé les bancs d'un collège! Un mystérieux décret contraignait-il les Mboum à l'immobilisme, à l'invisibilité?

Sur le terrain économique, aucun Mboum n'était identifiable sous le label «homme d'affaires» ou «grand commerçant». Les gens de Ngan-Ha n'étaient-ils aptes que pour les labours et la vente au détail des produits agricoles et du petit élevage les jours du marché?

Dans la moyenne et haute hiérarchie militaire, le Cameroun septentrional avait fourni de valeureux fils. Les épaulettes de leurs vareuses, garnies de cordelettes, de rubans et d'étoiles, leurs pochettes cliquetant de médailles faisaient leur fierté et celle de leurs communautés. Mais en pays mboum, rien de tout cela ne s'était jamais produit. Que se passait-il? Les *Fè Mboum* étaient-ils courroucés contre ses ingrats enfants qui les avaient rejetés après tout ce qu'ils leur avaient offerts en termes de moissons, de bétail, de progéniture et de bonne santé?

Quelques esprits plus pessimistes prédirent la «fin des Mboum» avec la disparition prochaine des Mboum «autochtones» et de leur langue. Ils appuyèrent leur vision sur «l'immigration massive» des Dii et des Gbaya à Ngan-Ha et dans ses environs immédiats. Une installation ponctuée des mariages interethniques. Les Mboum étant démographiquement minoritaires par rapport aux «allogènes», leur langue et leurs traditions risquaient de disparaître rapidement dans la foulée du métissage culturel. «L'apocalypse mboum» était proche selon ces adeptes de l'extrême. Les *Fè Mboum* accepteraient-ils une si lamentable fin du peuple mboum? Certainement pas!

C'est sans doute dans ce climat de crainte teintée d'un brin d'espérance, que le Bélakà Rù Ndè Abba, chargea son petit-fils, Baba Ibrahima de la mission sacrée de retrouver les «choses des Mboum qui grelottent de froid dans les montagnes et souffrent d'une longue famine depuis tant de lunes» avec l'avertissement suivant: «tu ne les ramènes pas au village tout de suite car certains notables risquent de me tuer. Ils pensent que la mort frappera violemment

tous qui verront ces fétiches. Ils ont désormais peur de leurs traditions. Mais, fais revenir les *Fè Mboum* quand même, car dans ces circonstances, personne ne viendra les voir».

Au terme d'une minutieuse préparation soutenue par le Bélàkà, six jeunes vaillants Mboum dont: Aliou Anya, Djaoun Djodda, Hamahadji Ngandolon, Himidou Mangé et Soulé Léon, sous la houlette de Baba Ibrahima, se lancent en ce mois d'octobre 1994 à l'assaut des montagnes ceinturant Ngan-Ha, portés par la foi ardente des missionnaires et convaincus d'œuvrer en faveur de la résurrection prochaine du peuple mboum. «L'herbe était sèche, l'air frais et parfumé, le temps clément et c'est si comme une force mystérieuse nous poussait vers les choses, vers le trésor des Mboum» nous confia Baba Ibrahima, enchanté. À l'issue d'une patiente collecte des objets sacrés dans des cachettes identifiés quelques mois plus tôt, ils rentrèrent au village nuitamment, chargés des *Fè Mboum*, qui furent gardés dans une case de la concession du prince Koulagna Mandji.

Deux camps se formèrent au lendemain du retour des *Fè Mboum*. D'un côté, un bloc favorable à cette réapparition. Ses partisans espéraient au travers de leur vitalité cumulée au fil des années, le renouveau et le développement d'un Ngan-Ha en hibernation. De l'autre côté, les opposants estimaient que ces fétiches constituaient un réel obstacle à la sainte et saine pratique de la foi musulmane. Se joignirent à eux, quelques traditionnalistes. Ce bloc bigarré prétendait que les *Fè Mboum* dans leur vocation originelle n'étaient jamais conservés au village. Ils n'y venaient qu'une fois par an et sous bonne garde lors du *Mboryanga* en août. Troubler la quiétude des objets de culte et la nouvelle croyance des hommes en pleine saison sèche relevait du sacrilège. Les coupables devaient être exorcisés rapidement ou chassés de Ngan-Ha avant que le grand fétiche *Fà Wen à Gun Nday* autant qu'Allah aveuglés par une colère noire, ne châtient tout le village sans discernement. Impatients et effrayés, certains notables allèrent s'enquérir auprès du Bélàkà des dispositions à prendre pour purifier le village avant qu'il ne soit trop tard car «le mal rôdait». Rù Ndè Abba, desservant du culte des

Fè Mboum leur rétorqua placidement: «si le mal est fait, c'est trop tard. Attendons patiemment les représailles ou les congratulations».

Il ne se passa rien du tout. Ni félicitations, ni châtements. Les peurs s'évanouirent. Les réticences se dissipèrent. Bèlākà Rù Ndè Abba avait triomphé. Plusieurs générations de Mboum pouvaient enfin découvrir la nature véritable des *Fè Mboum*. Entre enthousiasme et déception, chacun fit son opinion sur ces objets hétéroclites qui avaient nourri les fantasmes de tant d'hommes et de femmes, dont beaucoup étaient morts en en emportant des images surréalistes.

Baba Ibrahima affirme d'ailleurs que les objets ramenés ne représentent qu'une insignifiante partie de la collection originelle. Du fait des migrations épisodiques des Mboum pendant plusieurs siècles, les objets ont été éparpillés dans les différents sites habités. Beaucoup se sont détériorés. Par ailleurs, les trafiquants illicites impliquant scientifiques en cours repérage des terrains de recherche et paysans armés de détecteurs de métaux ou des pics fousseurs, ont écumé les abris rocheux où ils ont volé et vendu plusieurs *regalia*. Il observe cependant que des objets sont encore en montagnes. Mais pour les découvrir, il faut avoir l'œil de lynx, le flair du lycaon ou les baguettes de sourciers car ils sont dissimulés dans des anfractuosités rocheuses.

Cette collection constituée d'objets métalliques, céramiques, ligneux, perlés et en cauris, fera l'objet de plusieurs expositions à Ngan-Ha à partir de janvier 1995. Présentations d'abord restreintes réservées à un public ciblé de mécènes potentiels, elles seront ensuite ouvertes à tous. L'ambassadrice des USA fut l'hôte de marque de la première exposition, accompagnée des journalistes de *Washington Post* et de *Herald Tribune* atteste Baba Ibrahima qui espérait dans cette visite, une aide américaine pour valoriser ce patrimoine et en faire un produit touristique. Baba Ibrahima était alors convaincu que le caractère rituel et politique de ces objets était dépassé. «Le temps de gloire des *Fè Mboum* ne reviendra plus», nous confia-t-il.

Photo 1. Une séance d'exposition des Fè Mboum à Ngan-Ha en mai 1997

Dans la cour du Bélàkà. Baba Ibrahima en boubou blanc présente les objets aux visiteurs.



© Nizésété, mai 1997

Le programme *Self Help* du gouvernement démocrate de Bill Clinton qui hébergeait son projet fut supprimé en 2000 avec l'arrivée à la Maison Blanche des Républicains de George Walter Bush. C'en était ainsi fait des pauvres *Fè Mboum*! Baba Ibrahima se tourna vers les services culturels des ambassades de France et d'Italie, puis vers le British Council et en vain. C'est finalement sur un conseil de Eldridge Mohammadou, connu pour ses écrits sur les traditions historiques des peuples du Cameroun septentrional, que Baba Ibrahima entra en contact avec Mme Lisbeth Holtedahl, fondatrice du programme Ngaoundéré-Anthropos, organe de coopération scientifique entre les universités de Tromsø en Norvège et de Ngaoundéré au Cameroun.

C'est dans la mouvance de cette collaboration interuniversitaire que le samedi 28 octobre 1995, deux chercheurs norvégiens, dont Reidar Bertelsen, archéologue et alors doyen de

l'Institut des sciences sociales de l'Université de Tromsø, et Petter B. Molaug, archéologue et muséologue de NINA-NIKU, Institut norvégien chargé de la coopération culturelle internationale, rattaché à l'Université d'Oslo, et moi-même, alors chef du département d'Histoire de la Faculté des Arts, lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré, assistâmes à une exposition spéciale. Les lourds objets étaient posés à même le sol tandis que les petites pièces étaient éparpillées sur des nattes. L'ambiance était solennelle, agrémentée par une mélodie qui rythmait les prestations chorégraphiques des danseurs du *njaa* et des danseuses du *mbangaraw*. Le peuple de Ngan-Ha dans sa grande majorité découvrait en cette circonstance particulière ces objets ésotériques. Seulement, il restait à l'écart, loin de «son trésor» comme si une ligne de démarcation immatérielle l'en éloignait. Redoutait-il une vengeance des *Fè Mboum* mis à nus devant tout le monde? Que fulminait-il en voyant ces objets longtemps couverts du sceau du sacré et du secret et auréolés de tant de révérences jetés à même le sol et sans ménagement? Nul ne le saura jamais.

Quelques instants après le début de l'exposition, une brutale pluie de fin de saison sèche se déchaîna et noya Ngan-Ha sous des trombes d'eau. Les objets furent ramassés précipitamment et malmenés par des mains inexpertes avant d'être entassés *manu militari* dans un porte-tout, puis reversés au dépôt. Une autre désacralisation! C'est face à ce chaos, présageant de l'avenir trouble et incertain des *Fè mboum* que le projet de création du musée de Ngan-Ha se concrétisa dans la pensée des Norvégiens.

Dans la plupart des cas, ces objets en fonction de leur facture matérielle avaient été plus ou moins bien conservés pendant leur séjour dans des grottes en dépit de quelques dégâts mineurs: oxydation partielle des couteaux de jet, des gongs, des masques lunaires et des herminettes; calebasses en bois rognées par des insectes lignivores; paniers en paille effilochés; fissure des fourneaux de pipe et des produits céramiques. En effet, le choix raisonné de 1931 de conserver ces artefacts dans des cavernes rocheuses, milieux isothermes,

isolés en montagne et éloignés des villageois avait assuré leur assez bonne tenue. Mais moins d'un an après leur retour au village, beaucoup d'entre eux avaient dé péri. Certains avaient gauchi, d'autres étaient tordus, fendus, rouillés et ternis. Leur dépôt dans un endroit inapproprié avait accéléré leur dégradation. Chaleur et humidité dans une case ordinaire couverte de tôles en aluminium, attaques des rongeurs, des termites et des cafards xylophages ainsi que les manipulations indélicates avaient eu raison de l'intégrité de maints objets. Quelques belles pièces de la collection initiale avaient disparu, sans aucun doute volées et vendues. Ce qui restait, était condamné à la disparition imminente si aucune action énergique n'était entreprise pour les sauver dans les meilleurs délais.

Le retour des *Fè Mboum* avait-il apporté la prospérité attendue? Nul ne saurait l'avouer ou le contester de façon péremptoire. Mais l'état actuel des lieux permet de s'en faire une opinion. La stagnation politique est désormais révolue. À la suite du décret présidentiel n° 2007/115 du 13 avril 2007, Ngan-Ha est élevé en un arrondissement et une mairie y a ouvert ses portes. Un lycée d'enseignement secondaire général, des collèges d'enseignement technique, des centres de santé, des services déconcentrés de quelques ministères y sont logés. L'énergie électrique y est disponible. Un grand barrage est en construction sur les chutes de Mbang-Mboum. Les fils et les filles mboum sont représentés à l'Assemblée nationale et au sénat. L'université de Ngaoundéré accueille tous les jeunes Mboum qui en sortent nantis à la fin de leur formation de différents titres universitaires. Dans le monde des affaires, les Mboum sont désormais très actifs et dynamiques. Devrait-on créditer ces changements au compte du réveil des *Fè Mboum*? Le Cameroun dans son ensemble est entraîné dans une dynamique politique, économique, sociale et culturelle générale. Aucun groupe ethnique n'est exclu du mouvement. Les Mboum suivent comme tout le monde, le sens du changement en cours. Certains diront que c'est par la grâce des *Fè Mboum* réconciliés avec son peuple.

D'autres prétendront le contraire. Qui a raison? Qui a tort? Le plus urgent était la sauvegarde de ce trésor.

4. Musée de Ngan-Ha et problématique de conservation des *Fè Mboum*

Avec l'appui financier et scientifique du Programme Ngaoundéré-Anthropos, un petit musée fut construit à Ngan-Ha entre 1999 et 2001. Il abrite désormais les *Fè Mboum*. Selon l'ICOM (1996: 3): «le musée est une institution permanente, sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public et qui fait des recherches concernant les témoins matériels de l'homme et de son environnement, acquiert ceux-là, les conserve, les communique et notamment les expose à des fins d'études, d'éducation et de délectation».

Les *Fè Mboum* n'étaient pas revenus au village pour servir le pouvoir du Bélàkà comme autrefois. Les données avaient considérablement changé dans un environnement travaillé par les forces culturelles étrangères. L'islam, le christianisme et l'école occidentale porteurs d'idées nouvelles avaient aliéné les traditions ancestrales des Mboum. Il était temps de convertir les *Fè Mboum* en produits économiques. Jadis garants de la prospérité des Mboum, leur conversion en produit touristique n'était pas fondamentalement contraire à leur vocation initiale. Seule la destination du produit et son public changeaient. Le but restait le même, à savoir concourir au bonheur des Mboum. La mort et la naissance ouvrent la même porte, dit un adage. Troublante énigme!

La valeur historique de la collection en tant que matériau pour l'histoire du peuple mboum, son caractère unique et exceptionnel incitaient à la préservation et à la conservation de ces œuvres particulières. Le programme scientifique Ngaoundéré-Anthropos dans son chapitre consacré aux sciences du patrimoine, mis à la disposition du projet «Musée», une modeste somme d'argent pour gérer l'urgence. Amorcé en 1999, le projet s'acheva en 2001 avec l'ouverture du musée au public. Les *Fè Mboum* reprenaient une nouvelle vie. Ils renaissaient de nouveau comme le diraient les pentecôtistes.

Pendant six mois, Merete Winness, conservatrice norvégienne rattachée à NINA-NIKU, s'installa à Ngan-Ha pour l'inventaire, le traitement et l'enregistrement des pièces. Deux cents objets seront identifiés, mesurés, photographiés et sommairement décrits. Ils furent ensuite disposés sur les rayons des étagères en bois par catégorie: parures, coiffures, récipients, armes de parade, couteaux de jet, pipes, formes sonores, trône, herminettes, etc. Désormais, toute personne qui se rend à Ngan-Ha, pourrait apprécier ces objets exposés dans une petite case qui tient lieu de musée et il peut d'ailleurs consigner ses impressions dans un livre d'or prévu à cet effet.

Photo 3. Le Musée de Ngan-Ha qui abrite la collection des *Fè Mboum*



© Reidar Bertelsen, Ngan-Ha, avril 2001

Mais dans ce modeste musée de Ngan-Ha, le processus de corruption organique des artefacts est loin d'être maîtrisé. Le cadre est inadapté à la conservation de longue durée des œuvres d'art. Rangées sans protection particulière sur des étagères en bois dans une petite case couverte de tôles en aluminium, ouvertes à toutes les influences, les pièces subissent non seulement les attaques des bestioles, mais encaissent d'énormes contraintes thermiques imposées par la chaleur en saison sèche et l'humidité en saison des pluies. À Ngan-Ha, le soleil brûle la tôle ondulée qui renvoie la chaleur à l'intérieur du musée. Les éléments ligneux

subissent alors les fluctuations de la température qui s'élève le jour et chute la nuit. Ces écarts thermiques génèrent torsions, fissures et gauchissement des œuvres. La saison des pluies provoque l'humidité et les moisissures. Chaleur et humidité sont les deux insidieux agents qui corrompent doucement les objets, les dénature, les fragilisent et les prédisposent à la décomposition. Le dernier traitement qui leur fut administré en 2000 a fait date. Une nouvelle cure s'impose pour arrêter le processus de dégradation.

Le petit musée de Ngan-Ha n'était qu'une solution provisoire devenue par la force des circonstances, une conclusion finale. Constat qui soulève la question de la volonté politique et des moyens dont dispose l'État camerounais pour préserver son patrimoine. Doit-on toujours attendre l'aide étrangère, même en ce qui concerne la protection de notre mémoire, la préservation de notre identité, fondement de notre histoire, sapée par ceux-là qui se déclarent aujourd'hui avec une main hypocrite posée sur leur cœur, disposés à sauver des ruines les lambeaux de leur honteux forfait? Ces objets incarnent la mémoire collective des Mboum. Si l'on tient à les préserver de la disparition, c'est parce qu'ils sont des documents, dont une exploitation rationnelle contribuerait à l'écriture d'une partie de l'histoire de ce peuple.

Photo 2. Vue partielle de l'intérieur du musée de Ngan-Ha avec Merete Winness



© Merete Winness, Ngan-Ha, avril 2001

5. *Fè Mboum* et contribution à l'écriture d'un fragment de l'histoire des Mboum

Le fragment de l'histoire ici évoqué concerne essentiellement la dévolution du pouvoir politique et la fête du *Mboryanga* dans lesquelles intervenaient les *Fè Mboum*. Désormais, l'organisation politique et religieuse des Mboum a disparu dans sa version vernaculaire. Depuis le XIX^e siècle, la société mboum subit de changements cruciaux. Les nouvelles religions ont fait leur apparition au village et ont progressivement bousculé les croyances traditionnelles. L'organisation politique a évolué, les directives viennent désormais de l'administration centrale à Yaoundé et de ses antennes régionales. Les traditions les plus fermes se sont fissurées voire évanouies comme ces expositions publiques des objets sacrés jadis gardés secrets. Exposition aussi de la fin d'une époque. Or le passé mboum, riche en créations originales, mérite d'être connu par des textes et des images pour enseigner aux générations actuelles et futures, l'art et l'humilité d'apprendre du passé.

Ces bracelets rouillés, ces flûtes et ces cloches tordues, ce chapeau de paille rogné, cette peau de panthère épilée, ces couteaux de jet émoussés, ces paniers de bois percés, ces colliers de perles effilochés et ces divers autres objets étalés là devant nous, sont d'exceptionnels matériaux pour l'histoire du peuple mboum. Leur étude scientifique permettrait d'appréhender les secrets du pouvoir du Bélàkà et partant, de comprendre l'organisation politique, religieuse et économique d'une société africaine.

Ainsi parle Claude-Hélène Perrot, africaniste en voyage d'études au Cameroun et en visite spéciale à Ngan-Ha dans le cadre du programme scientifique Ngaoundéré-Anthropos le 28 novembre 1998. Propos qui sonnent comme un démenti formel à ceux qui à tort qualifient les sociétés africaines d'acéphales, d'anarchiques, d'irrationnelles et incapables d'ordre et d'organisation.

5.1. Le choix du prince héritier, futur Bélàkà

Le Bélàkà est mort! Vive le Bélàkà! En pays mboum comme dans plusieurs communautés africaines, on ne dit pas que le chef est mort. Il se dit qu'il s'endort, qu'il se repose après avoir servi son peuple avec dévouement. Qu'il va à la rencontre de ses ancêtres au pays des

félicités. Ce très long voyage vers l'univers sidéral déclenche au village le rituel de succession. Au terme d'un processus complexe, bien rôdé et validé par plusieurs siècles d'expérience, le nouveau Bélàkà sera choisi et investi dans ses fonctions. Il revient au *Gang Ndolong*, chef des notables, gestionnaire des *Fè Mboum* de réunir le collège électoral appelé à désigner le nouveau chef. Selon les propos des dignitaires mboum à Ngan-Ha en avril 2001: «le prince ne devient pas Bélàkà par sa propre volonté; c'est nous qui faisons du prince un Bélàkà» (*Ngun ngan kà ti fè, sena hara ka so kê ya, rou ma kê ban ngun ngan ti Belàkà*).

Le vide politique n'est pas envisageable. Il doit être rapidement comblé afin d'éviter au chaos de s'installer et de déstabiliser la communauté. Un nouveau chef doit prendre les rênes du pouvoir et continuer *subito presto* l'œuvre de son père en la bonifiant éventuellement. Depuis le choix du prince héritier jusqu'à sa reconnaissance comme le souverain de Ngan-Ha, le rituel d'intronisation convoque les *Fè mboum* pour exalter l'autorité du Bélàkà.

Le rôle que jouent les notables dans la désignation du successeur du Bélàkà est traversé par plusieurs paramètres qui orientent et attestent leur choix. Parmi ces données, il y a la dernière volonté du Bélàkà défunt, le sens du message transmis par *ngala*, la mygale divinatoire et jadis dans le cadre de la succession par primogéniture, être l'aîné des enfants du chef défunt. Ces facteurs n'occultent cependant pas les qualités éthiques et physiques du prétendant au trône.

Le *ngala* est un ensemble de pratiques divinatoires qui permet de faire des projections sur l'avenir. Selon le notable Ousoumanou Gang Haï, il consiste après décryptage des signaux émis par la mygale attitrée du village de deviner si un candidat pressenti comme Bélàkà, répond favorablement aux attentes fondées sur sa personne. *A priori*, les notables estiment que derrière les bonnes qualités morales d'un prince, peut se dissimuler un personnage douteux dont le choix pourrait porter préjudice à la prospérité de Ngan-Ha. *A contrario*, un candidat jugé défavorablement par les notables, pourrait se révéler grand roi et répondre positivement

aux attentes de la société. Le *Ngala* permettait ainsi d'anticiper sur les apparences et de déceler ce que la faculté humaine ne pouvait appréhender d'emblée. En dépit de son caractère irrationnel, le *Ngala* faisait partie intégrante d'un système de croyances auquel les Mboum adhéraient inconditionnellement.

Sur le plan éthique, le prince doit être honnête, équitable, objectif, respectueux, humble, humain, généreux, rassembleur et avoir un sens aigu de responsabilité. Pour le conseil des dignitaires, le candidat idéal est celui qui s'est fait remarquer depuis son adolescence par ses qualités morales («*Màngà sòn, hoûna njouk et ndàrà fè*») que sont l'humilité, le respect et la sollicitude vis-à-vis de tout le monde et surtout à l'égard des grands dignitaires du collège des notables à qui revient la désignation du Bèlàkà. Ces qualités se détectent au cours de la croissance des princes. Ils sont suivis au quotidien dans leurs faits et gestes au point que le moment venu, chaque notable a déjà une certaine idée sur la personnalité de tous les prétendants au trône.

Sur le plan physique, il doit jouir d'une parfaite santé mentale et présenter des signes extérieurs de «beauté» correspondant aux canons du groupe: grande taille et force physique qui permettront de l'identifier à la panthère, au lion, au taureau, au coq ou au bouc, tous des bêtes reconnues pour leur force et leur lubricité, attributs d'un grand chef.

Lorsque ces critères sont reconnus chez un prince, le deuxième jour après la mort de son père, le choix est porté sur sa personne. La confirmation de la succession intervient le troisième jour et le septième jour, le nouveau chef est intronisé. Ce chronogramme a cependant fluctué avec le temps et ne saurait être tenu pour intangible. Une fois qu'il est connu, *Gang Ndolong*, le maître initiatique selon un processus bien rôdé, «attrape» le prince héritier au sein d'une pléiade de prétendants. «On se saisit de la personne du prince élu comme d'un voleur en le rudoyant», écrit Eldridge Mohammadou (1990: 130). Il le remet ensuite au *Bélassanga Nguéou*, chef de la sécurité intérieure du territoire qui assurera son

initiation aux secrets du pouvoir pendant sa retraite dans sa concession. L'arrestation brutale évoque la contrainte, la lourdeur et la rudesse des fonctions royales. Elle montre que la tâche est tellement dangereuse que personne ne voudrait du trône. Pour y parvenir, le collège électoral représenté par le *Gang Ndolong* doit «forcer la main du prince». Un simulacre de pression quand on connaît le grand nombre de prétendants au prestigieux poste. Le prince héritier ne porte pas tout de suite le titre de Bélàkà. On l'appelle *Gang Satoh*.

5.2. Réclusion et initiation du prince

La réclusion et l'initiation se passent au *pàk solà njâl*, «la case des ténèbres» chez *Bélassanga Nguéou*. Il est assisté des membres influents du collège des notables (*Nyari à Mboum ri*) dont: *Gang Ndolong*, grand maître des cérémonies d'intronisation; *Vàn-à-Tu*, chef du clan Tu, le puissant clan des forgerons, ministre de la guerre, maître des rites initiatiques et de la circoncision; *Vàn-à-Fuyong*, gestionnaire des récoltes et de la distribution des aliments; *Gang Hai*, intendant du palais et gestionnaire de la faune locale; *Vàn-à-Fûrem*, chef du protocole royal. Le prince héritier en réclusion sera cependant en contact avec l'extérieur par l'intermédiaire de trois jeunes gens issus des grandes familles mboum. Deux garçons nommés *Gang Ndonga* et *Gang Koulaten* et une fille appelée *Bougoï*.

Gang Ndonga et *Gang Koulaten* se recrutent au sein des familles de notables. Leurs fonctions prennent fin à la mort du Bélàkà sous lequel ils sont cooptés et qu'ils servent à vie. Pendant la réclusion, ils assurent les courses du prince, servent de médiateurs entre lui et les notables ainsi que toute personne dont l'importance est estimée. Tout au long du processus de transmission du pouvoir, *Gang Ndonga* et *Gang Koulaten* servent de cobayes aux pratiques magiques opérées sur le futur chef. Ils sont alors chargés d'amortir toute forme d'agression dirigée contre lui. Quand viendra le temps de l'attribution des objets-signes du pouvoir au Bélàkà, *Gang Ndolong* en lui remettant chaque élément, psalmodiera la formule suivante: *bhà tokàké tô nguèr andi; bhà woikè tô nguèr à Bélàkà*: «que tout ce qui est chaud tombe sur vos

têtes; tout ce qui est froid tombe sur la tête du Bélàkà». Ce qui signifie que toute action malheureuse et dangereuse épargne le Bélàkà mais frappe *Gang Ndonga* et *Gang Koulaten*, que toutes les intentions heureuses et tous les actes bénéfiques reviennent au Bélàkà. Étrange conception de la dignité humaine! Durant le règne du nouveau souverain, ils seront ses pages. Leur vie est irrévocablement attachée à la sienne.

Bougoi est une nubile âgée de douze ans environ, choisie dans une famille de notable. Pendant la réclusion du prince, elle est son porte-parole vis-à-vis des femmes et s'occupe des tâches féminines au *Pàk solà njâl*. Contrairement aux garçons, elle n'est pas sujette aux actes magico-religieux opérés sur le prince. À la fin de l'intronisation, elle rentre chez ses parents où elle attend d'être mature pour intégrer le harem du Bélàkà.

L'initiation du prince porte sur deux volets à savoir la formation morale et politique d'une part et le blindage physique d'autre part. Sur le plan protocolaire et politique, l'instruction du futur chef porte sur la manière de se comporter en public, d'assumer convenablement ses fonctions dans l'intérêt de tous, de protéger le pays contre toute forme d'agression et d'assurer la cohésion sociale. Sur le plan physique, il est question du renforcement des capacités physiques du prince qu'on dit très vulnérable pendant cette période. Fragilité qui s'explique par la forte convoitise du trône. Le prince héritier, exposé aux attaques mystiques par ses rivaux, doit être protégé. Ses initiateurs s'emploient activement pendant la période de réclusion à contrecarrer toutes les initiatives maléfiques à ses dépens. À cette étape du processus de dévolution du pouvoir, le prince ne reçoit aucun attribut. Il est sous observation. La seule marque distinctive est la peau de panthère (*ngan zir*) sur laquelle il est assis. *Gang Satoh* n'est pas encore Bélàkà. Il patientera jusqu'au jour de son couronnement. Pendant sept jours, il reçoit les instructions nécessaires pour assumer efficacement son rôle de chef politique, religieux et militaire de tous les Mboum, protecteur

de la communauté, arbitre impartial et garant de la prospérité du pays. Au terme de sa retraite, il quitte la concession de *Bélassanga Nguéou* et rejoint son palais.

5.3 Procession du prince héritier

Sous le guide de *Gang Hai*, intendant général du palais, une procession solennelle et ritualisée escorte le prince vers le palais où il sera intronisé et couronné. Dans sa main gauche, *Gang Hai* tient une lance et un bouclier en peau de buffle, symboles de la défense et de la sécurité du territoire. Dans sa main droite, il brandit une torche enflammée d'où jaillit une lumière supposée éclairer le nouveau règne. Derrière lui, viennent respectivement *Bougoï*, le prince héritier entouré de *Gang Ndonga* et *Gang Koulaten*, puis *Bélassanga Nguéou* et enfin *Gang Ndolong* qui ferme la marche.

Le long du trajet, *Gang Ndolong* procède aux rituels consistant à sécuriser le prince et à protéger le pays. Il porte unealebasse remplie d'une mixture à base d'ingrédients végétaux et animaux. Se servant d'un balai en *njara*, herbacée à tige coriace et épineuse, il asperge la route, les champs, les cases et le peuple. On dit que *Gang Ndolong* accomplit le *vòná fù*, c'est-à-dire qu'il «refroidit» le village pour que la paix et le calme reviennent après la mort du chef qui a généré le désordre. Il tempère aussi l'ardeur des esprits maléfiques, conjure le mauvais sort et éloigne tout esprit malveillant tenté de porter atteinte à la personne du prince ou de troubler la cérémonie de dévolution du pouvoir.

Pendant ce temps au palais, chants et danses battent leur plein et relèvent la solennité de l'évènement. Danseurs du *Njaa* et danseuses du *Mbangaraw*, célèbres chorégraphies mboum, rivalisent d'adresse et de noblesse dans le gestuel. L'instant est unique et enchanteur. Le cortège progresse inexorablement vers le palais où l'attend la foule. À courte distance de l'arrivée, les notables du cortège entonnent un chant auquel la foule donne de la répartie:

Cortège: *Dhì rù, dhì rù, djè lè*
 La foule: *Djì wo, Djì wo, Djì wo*
 Cortège: *Djàl nàm yènu rù djèlè*
 La foule: *Djì wo, Djì wo, Djì wo*
 Cortège: *Dhì rù, dhì rù, djè lè*
 La foule: *Djì wo, Djì wo, Djì wo*
 Cortège: *Djàl nàm yènu rù djèlè*
 La foule: *Djì wo, Djì wo, Djì wo*

Vous nous avez appelés?
Venez, venez, venez!
Y a-t-il une maison pour nous?
Venez, venez, venez! Il ya une maison!
Vous nous avez appelés?
Venez, venez, venez!
Y a-t-il une maison pour nous?
Venez, venez, venez!

En répondant ainsi favorablement à l'invitation du cortège qui conduit le prince, le peuple approuve le choix de son nouveau chef. Avant d'entrer dans la grande case de l'assemblée (*Gun Pak*) où se déroulera la cérémonie de la remise des insignes royaux, *Gang Hai* sacrifie un mouton blanc et laisse couler son sang au sol. Le prince et sa suite doivent piétiner ce sang. D'abord *Bougoï*, puis le prince héritier, ensuite *Gang Ndonga* et *Gang Koulaten*, enfin *Bélassanga Nguéou* et *Gang Ndolong*. Égorger le mouton, rappelle le chasseur qui abat la bête en brousse, le vainqueur qui triomphe de son ennemi et le sacrifie. Autant de vieux mythes antiques en cours à Ngan-Ha. Le mouton blanc est un symbole de paix. Répandre son sang, c'est convoquer la paix, c'est protéger les vies. La mort appellerait-elle la vie? Étrange contradiction dans la conception du monde! Ces rituels accomplis, *Gang Satoh* se prépare à recevoir les *Fè Mboum*.

5.4. Remise des *Fè Mboum*, attributs du pouvoir royal

Les attributs du pouvoir recouvrent l'ensemble des objets matériels remis au prince héritier, lesquels confirment et légitiment sa désignation. Chaque insigne royal revêt une signification particulière dans l'exercice du pouvoir. Les premiers symboles matériels que *Gang Satoh* reçoit au cours de son intronisation sont appelés *Fè Fù*, c'est-à-dire les objets du royaume ou les choses du royaume. Il s'agit au préalable d'un bracelet en bronze appelé *Ahurum Fù*. De forme circulaire, il porte quatre boules à ses extrémités lesquelles représentent les quatre points cardinaux. Il atteste à travers le chiffre quatre sa qualité de maître de l'univers. Il enfle ce bracelet au bras gauche.

Photo 4: *Ahurum Fù*: bracelet de confirmation du prince héritier



© Nizésété, Ngan-Ha, juin 2006

La prééminence de ce signe-objet repose sur des croyances mboum. Une certaine tradition stipule que ce bracelet n'acceptait que le bras du véritable héritier et refusait celui de l'usurpateur. *Ahurum Fù* se présente comme un détecteur de faux-chef parce que doté d'une puissance mystérieuse. Unique et statutaire, il sert ainsi à vérifier la conformité du choix du souverain par les notables conformément aux critères éthiques, physiques et mystiques requis. Quand *Gang Ndolong* enfle le bracelet au bras gauche du prince pressenti à la succession et que celui-ci entre aisément, il est déclaré légitime. Il peut alors recevoir le reste des *regalia*. Dans le cas contraire, *Gang Ndolong* arrête le processus et un nouveau choix est ouvert. Aucune source cependant ne mentionne un cas où un *Ahurum Fù* n'a pas épousé le bras d'un prince héritier désigné.

L'origine de ce bracelet reste incertaine ainsi que l'entame de son utilisation par les Mboum puisqu'aucun atelier de fabrication des alliages comme le bronze n'a été mis au jour dans l'Adamaoua. Est-ce des cadeaux venus d'ailleurs notamment du pays bamoum ou tikar?

Est-ce des produits achetés à Yola? Les conjectures à ce sujet restent entières et ouvrent d'intéressantes pistes de recherche sur l'origine de l'usage de ce bracelet rituel, le travail des alliages, la circulation des artistes ou la mobilité des techniques, le commerce et les échanges des objets d'art.

Le second attribut du pouvoir est un chapeau de paille tressée appelé *mboul*. Il est pincé de deux aiguilles en bronze appelées *gbara*. C'est la coiffure ordinaire et particulière du Bélàkà qui le protège des rayons du soleil. Le soleil étant le garant de son pouvoir selon les mythes locaux, il lui est formellement interdit d'être en contact direct avec l'astre solaire au risque de perdre la vie. À ce sujet, Bru administrateur colonial français en poste à Ngaoundéré en 1920, rapporte l'incident cité par Jean-Claude Froelich (1959: 98-99):

Les *belaka* et les chefs de familles alliées avec les *belaka* ne peuvent se découvrir la tête en plein jour (tant que le soleil est dans sa course); l'interdiction est tellement formelle que les Mboum croient que si l'un de leur chef ne l'observait pas, il mourrait dans l'année. Un jeune agent en 1921 [*c'était un bien triste idiot* (sic)], ayant rencontré le *belaka* Ganha à Ngaoundéré et ayant remarqué que celui-ci n'avait retiré ni son chapeau de paille ni le bonnet qu'il portait dessous, lui fit tomber sa coiffure. Je [*Bru est administrateur colonial français en poste à Ngaoundéré à cette date*] dus intervenir avec la mère du Lamido Issa, qui était une Mboum de la famille du *belaka* pour empêcher le *belaka* de Ganha de suicider. Il y était d'ailleurs poussé par les gens de sa race qui lui reprochaient d'avoir laissé le sacrilège sans sanction immédiate.

Photo 5: Mboul à Gbara: Chapeau ordinaire du Bélàkà mboum de Ngan-Ha



© Nizésété, Ngan-Ha, juin 2006

Le symbolisme accordé à ce chapeau semble particulièrement important. La mémoire collective considère que le Bélàkà Mgba Mboum Gna (1115-1129), 8^e de la dynastie, ne fut pas intronisé rituellement parce que les *Gbara* ne lui avaient pas été remis par *Gang Ndolong*. Pour qu'on se souvienne de ce fait après tant de siècles, il y a lieu d'apprécier objectivement l'importance de ces regalia chez les Mboum.

La trompette (*fora*) est le troisième attribut du pouvoir remis au prince. C'est un instrument d'appel et de rassemblement en bronze, très finement travaillé. Il est constitué de pièces qui s'emboîtent les unes dans les autres depuis l'embouchure jusqu'au pavillon. Il accompagne le Bélàkà dans ses sorties. Sa forme a donné lieu à diverses supputations. Bru trouva dans ces trompettes «la forme de celles qui sont représentées sur des frises chaldéennes et égyptiennes, tandis que Froelich les compara au *soffal* hébreu» (Bru cité par Lembezat, 1961: 206). La trompette en bronze (*Fora*) ainsi que la trompette en bois emboîtée dans un morceau d'ivoire (*nduru*) recouverte de peau de buffle et le tambour (*aquira*) sont des instruments de communication qui mettent le Bélàkà en contact avec son peuple.

La cérémonie se poursuit avec l'attribution des *hâ*, couteaux de jet que le souverain brandira lors des parades rituelles et des fêtes ludiques. Le *hâ* est un couteau de jet métallique constitué d'un manche et de trois têtes à la morphologie diversement ouvragée. Les lames de certaines pièces revêtent des motifs géométriques. Arme de combat, couteau de parade ou objet rituel, il met en exergue la force, la puissance et la noblesse du Bélàkà. Quand le Bélàkà anoblit un valeureux fils mboum ou installe un nouveau dignitaire, il lui remet toujours un *hâ*, symbole de sa prérogative, du pouvoir et de l'autorité.

Photo 5: *Fora*: trompette d'appel et de rassemblement du Bélàkà



© Nizésété, Ngan-Ha, juin 2006.

Pendant que le sacre se déroule dans la cour intérieure de la case royale protégée des regards par une clôture en paille, la foule enthousiaste, amassée à l'extérieur répond aux incantations du maître des cérémonies par des cris. À la fin de la remise des *regalia* au Bélàkà, tous ses notables viennent lui faire révérence, signe de leur allégeance. La fin de cette séquence ouvre le chapitre de l'intronisation.

5.5. Intronisation du Bèlākà

Gang Ndolong dirige la cérémonie de l'intronisation assisté de tous les notables au septième jour après la sortie de la réclusion du prince héritier. Riche de ses *regalia* reçus à l'abri des regards dans la case des secrets et des mystères, l'intronisation publique et solennelle, se déroule dans la grande cour du palais royal. Pendant la cérémonie, *Gang Satoh* se mue progressivement en Bèlākà. Assis sur la peau de panthère, le nouveau souverain assimilé à ce fauve, féroce et bel animal, écoute religieusement les formules rituelles de dévolution du pouvoir prononcées par le grand dignitaire du royaume et reprises par la foule (Mohammadou, 1990: 131-132):

O Père,
Que Dieu exauce tes souhaits!
Qu'il fasse de toi le maître de l'Est!
Qu'il fasse de toi le maître de l'Ouest!
Qu'il fasse de toi le maître du Nord!
Qu'il fasse de toi le maître du Sud!

Et Bèlākà de répondre:

Cette peau de panthère,
C'est toi qui me l'a attribuée (c'est par la grâce de dieu que me voici sur ce trône)!
Il a fait de moi votre souverain (il m'a placé comme le seigneur du village)!
Que Dieu désormais nous procure l'abondance! (Que Dieu nous donne à manger demain)!
Que Dieu nous procure la paix (Que Dieu empêche les querelles)
Que Dieu fasse régner la concorde parmi nous (Que Dieu empêche la discorde parmi mes adultes)
Que Dieu guide les grands de ce pays!
Que Dieu exauce nos vœux!

À la fin de la consécration solennelle, les chefs de lignages et les dignitaires se lèvent à tour de rôle, vénèrent leur souverain et lui rendent hommage. Ils prononcent des paroles d'affection et de soumission. À l'issue du sacre qui le légitime définitivement, il est de nouveau conduit dans la grande case (*gun pak*) où pendant trois jours, il reçoit les ultimes instructions sur son pouvoir. Il doit être garant d'un règne prospère, équitable et juste dans l'intérêt supérieur du village. Il doit veiller aux attentes de son peuple et écouter les conseils de ses notables. Il doit éviter toute confiscation du pouvoir et toute dérive autoritaire qui

pourraient contraindre le *Nyari à Mboum ri* à le limoger voire à l'éliminer physiquement. Au terme du troisième jour de la retraite, intervient le couronnement.

5.6. Couronnement du Bélàkà

Le couronnement se caractérise par la nature des insignes remis en cette circonstance. Ils couronnent la confirmation et à la légitimation du Bélàkà. Il consiste au port du costume royal et à la remise de nouveaux attributs du pouvoir qui se composent d'un bonnet en cauris appelé *ndoï-fànà*, d'un tablier couvrant le tronc du chef, (*là njak laou*), de deux pièces qui s'attachent au bras et à l'avant-bras (*là kpu ndok nguèr*), d'un cache-sexe (*là tak*) et de deux jambières (*là pku vok*). Après l'avoir vêtu de toutes ces pièces vestimentaires *Gang Ndolong* remet au Bélàkà une lance (*rèm à sei*) et un sceptre en bronze (*vandù*).

Photo 6: *Ndoï-fànà*: Coiffe de cérémonie du Bélàkà mboum de Ngan-Ha



© Nizésété, Ngan-Ha, juin 2006.

La réception de tous ces éléments consacre définitivement le nouveau chef de Mboum. Les dignitaires chantent alors en chœur la devise du pays mboum:

*Gulùk gunà luk,
Gulùk gunà luk,
Gulùk gunà luk,*

Cette devise identifie le Bèlākà au lion (*Gulùk*), symbole de la royauté de la puissance et de la magnificence. Elle lui confère la supériorité et la préséance sur tout le monde humain, animal et végétal. Au terme du couronnement, *Gang Ndolong* conduit le Bèlākà au palais. Sur son chemin, il visite le quartier des femmes. En sa présence, elles se prosternent et lui rendent hommage. Au moment de les quitter, elles entonnent une chanson prévenante qui demande aux ancêtres d'accompagner les premiers pas du beau souverain mboum, leur grand mari, l'époux de toutes les femmes du pays.

<i>Nguèr tep nyagari mbap gnakar ya!</i>	<i>N'oublie jamais! Fais attention!</i>
<i>Nguèr tep nyagari mbap gnakar ya gnakar dhakma yà!</i>	<i>Vas doucement! Surveille tes pas!</i>
<i>Nguèr tep nyagari mbap gnakar ya gnakar dhakma yà!</i>	<i>Ton sentier est semé d'obstacles!</i>
<i>Gourgoùn njan légam njàl ngùr tep gnakar yà!</i>	<i>Ton sentier est semé de difficultés!</i>
<i>Gourgoùn njan légam njàl ngùr tep gnakar yà!</i>	<i>Alors, vas doucement!</i>

Cette ode à la prudence est aussi appel de cœur au Bèlākà pour que désormais il fasse davantage preuve de vigilance et de discernement. Sa fonction n'est pas facile. Il fera face à de nombreuses difficultés. Il sera confronté aux félons, à une kyrielle d'ennemis toujours plus retors, aux zéloteurs hypocrites, aux délateurs tapis dans l'ombre, aux opportunistes, aux ambitieux et à toutes sortes de manœuvres destinées à saper ses projets et à ternir son règne.

Les femmes chanteront cette exhortation jusqu'à ce que le nouveau souverain regagne le *Gun Pak* et s'installe. Princes et princesses dans leurs différentes assemblées s'y rendront pour lui faire allégeance et implorer sa protection. Majestueusement installé dans ses appartements, le Bèlākà peut dès lors inaugurer son nouveau règne sous la protection des *Fè Mboum*.

6. Un décryptage du contenu des *Fè Mboum*

Les *Fè Mboum* sont d'abord les symboles du pouvoir du Bèlākà aux plans politique, sacerdotal et militaire. Son attribution se fait au cours de son intronisation et de son

couronnement. Un évènement qui n'a lieu qu'une seule fois dans la vie d'un homme. Ces insignes royaux dont les matériaux constitutifs proviennent du monde végétal, animal et minéral, issus du sol ou du sous-sol, revêtent une signification symbolique. Un décodage de leurs messages renseigne sur l'étendue du pouvoir du Bélàkà et informe sur les attentes de son peuple pendant son règne. Les *Fè Mboum* sont ensuite convoqués chaque année pour la célébration de la fête de l'An des Mboum, le *Mboryanga* qui a lieu au mois de *mâfung*, mois d'août du calendrier grégorien, moment de la maturation du maïs. Cette fête aux accents agricoles, manifeste les fonctions économiques, sociales et culturelles du Bélàkà. Les *Fè Mboum* manifestent ainsi tous les aspects du pouvoir du chef des Mboum. La tenue du *Mboryanga* est conditionnée par leur présence. Ils sont ramenés la veille des grottes et cachés dans au palais dans la case des hommes (*pak lúkù*) et dans la case des femmes (*pak ndji*).

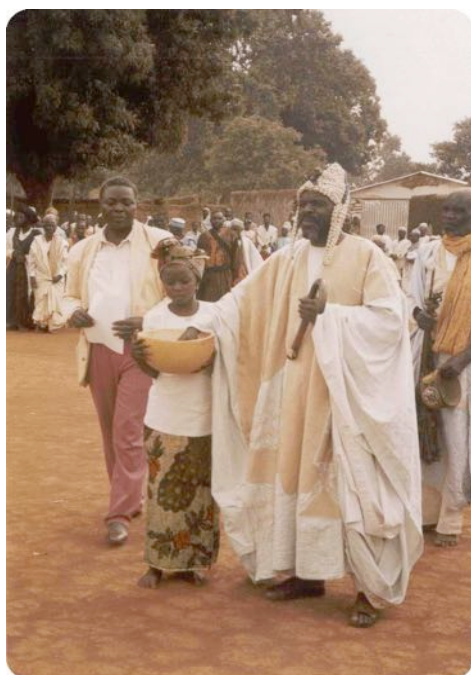
Avant son adresse à son peuple en cette fête du jour de l'An, le Bélàkà distribuait d'abord des herminettes (*hol à kwang*) aux joueurs du balafon (*njaa*), parce qu'ils sont les créateurs du rythme qui engendre le mouvement qui entretient le cycle infini de la vie. Il présentait ensuite à la foule trois touffes de végétaux, représentant les échantillons des plantes cultivées dans tout le pays mboum, symboles de la terre et de sa fertilité. La fête qui se tenait pendant la maturation du maïs, des arachides, du haricot et des ignames proclamait solennellement la victoire des hommes et des femmes mboum sur les vents, sur la sécheresse, sur les pluies, sur les criquets, sur les rongeurs et sur tous les ennemis des Mboum. En cette circonstance, le Bélàkà portait unealebasse pleine de graines de maïs qu'il lançait à la volée en direction de la foule massée dans la grande place du palais.

Puis venait le moment de son message au peuple. Une véritable profession de foi. Le renouvellement du serment prononcé le jour de son intronisation. En ce jour de fête du nouvel an, l'exhortation est à son comble. Le destin de la communauté mboum et la vie personnelle du Bélàkà se confondent. Jean-Claude Froelich (1959: 106) rapporte:

«Que cette année les tribus Dourou reconnaissent mon autorité et les Baya aussi»; puis il asperge les objets sacrés et les dignitaires présents».
 «Je prie pour les enfants» et il asperge les femmes d'un peu de bière.
 «Je prie pour les récoltes et la chasse», aspersion des hommes.
 «Que les gueules des animaux ne mordent pas» et il jette un peu de bière sur son cheval.
 Il projette encore un peu de bière sur les bâtiments, puis en jette vers le ciel pour que les pluies donnent de bonnes récoltes. Les assistants se jettent alors face contre terre pour saluer et remercier le Bélàkà de ses bienfaits et de cette bénédiction.

Photos 6 et 7: Festival du *Mboryanga* en mars 2002 à Ngan-Ha

Bélàkà Saliou Saoumboum portant son sceptre (*vandù*), projette des grains de maïs sur la foule dans un contexte de commémoration.



© Saliou, Ngan-Ha, mars 2002

À l'écoute de ce discours-prière et du serment d'intronisation, on comprend que le Bélàkà place son règne sous la bienveillance des dieux et sur son engagement personnel pour une lutte *a priori* victorieuse, contre les forces imprévisibles de la nature et la violence des hommes. Il se présente comme l'émissaire élu chargé de poursuivre l'œuvre des dieux sur terre, de maintenir l'ordre qu'ils ont instauré et de garantir la justice qu'ils ont instituée. Il doit absolument préserver les hommes du chaos.

Prêtre et guide éclairé de son peuple, il est l'intermédiaire entre le monde des esprits et celui des vivants. Ses propos résonnent comme un programme de gouvernement, un «message à la nation» ou un «discours de politique générale» des temps présents. Bélàkà, reconnu comme le père de son peuple s'engage par la grâce des dieux à développer les activités agricoles et cynégétiques pour nourrir tout le monde à satiété, à promouvoir la paix dans son territoire, à instaurer l'harmonie et la concorde entre les notables, à accroître le prestige du pays mboum soit par allégeance soit par la conquête des Dii et des Gbaya. En sa qualité de lion (*guluk*) et de panthère (*ngan zir*), il incarne la force pour imposer la paix et garantir le bien-être de tous ses sujets. Ceux-ci en retour lui doivent impérativement obéissance, déférence voire la crainte.

Le contrat mutuel entre le souverain et son peuple est si fort à telle enseigne que lorsque la disette sévissait, quand la sécheresse détruisait les récoltes et décimaient les troupeaux, quand les criquets dévoraient les moissons, le peuple requérait la mort du Bélàkà ou exigeait sa destitution afin de confier son destin à un nouveau chef et qu'une ère nouvelle recommence. Les calamités naturelles étaient alors considérées comme une désapprobation de la politique du Bélàkà par les dieux, une sanction divine contre ses errements. De nos jours, l'alternance politique vécue dans les pays véritablement démocratiques à l'issue des élections libres et transparentes, valident cette démarche.

Les *Fè Mboum* sont aussi les signes extérieurs du pouvoir du Bélàkà. Depuis le bracelet *Ahurum Fù* porté par le prince héritier le jour de sa désignation, jusqu'au couronnement avec des vêtements d'apparat, en passant par les différents insignes remis au cours de l'intronisation, chaque objet véhicule un message particulier. Porteur de tous ses attributs, le Bélàkà n'est plus un homme ordinaire mais un être exceptionnel qui, placé au-dessus de tout son peuple doit gérer son destin.

Photo 8: Couteaux de jet (*hâ*)



Photo 9: Sceptre (*van ndou*)



© Nizésété, Ngan-Ha, juin 2006

Les objets en bronze et en fer: sceptre (*van ndou*), bracelet (*ahurum fû*), trompette (*fora*), couteaux de jet (*hâ*), gongs (*kenge*), aiguilles (*gbara*) du chapeau de paille (*mboul*), sont les signes de la noblesse et de la richesse du chef. Ils symbolisent sa résistance face aux épreuves. Il doit être solide et ferme comme ces métaux, ne pas rompre ou céder facilement face aux défis qui s'imposeront à lui sur les chemins du pouvoir. Ces pièces métalliques venues du monde minéral indiquent qu'il est le maître du sol et du sous-sol ainsi que de tous les artisans qui les fabriquent. On lui demande également d'être précieux comme le bronze et le fer, métaux jadis rares et par conséquent très recherchés. Précieux dans la parole tout comme dans le geste. Précieux comme un bijou (*fédok*).

Les objets en bois et en plantes herbacées dont le chapeau (*mboul*), les paniers (*kutun*), le trône (*kaba maavuluku*), la trompette (*nduru*), etc., sont éphémères et périssables comme la beauté, la gloire, l'ambition, bref l'être humain. Le chef en voyant ces objets se désagréger tout au long de son règne, doit tirer toutes les leçons sur le sens de l'existence, sur la vanité de

la vie, sur la fragilité des êtres vivants, mais en reconnaissant la place et le rôle de chacun et de chacune dans la société. Les arbres et les plantes herbacées représentent le monde végétal dans toute sa diversité: forêt et bois sacré pour les rites initiatiques, champs cultivés, champs en friche, bois de chauffe et de chauffage, etc. À travers eux, le Bèlākà prend possession de la flore locale de même que de la terre arable, les territoires de chasse et en devient le dépositaire. Il distribuera autant de fois que nécessaire, des lopins terres aux jeunes mariés pour s'installer et fonder leurs familles. La régénération annuelle des arbres qui perdent leurs feuilles en saison sèche et les recouvrent en saison des pluies, symbolise la pérennité de la dynastie royale. Le roi est mort, vive le roi!

Certaines plantes précisent davantage la nature du Bèlākà. C'est le cas du *njara* évoqué lors de la procession conduisant le prince héritier au palais. Cette plante herbacée renvoie à un souverain fort et flexible. Ses épines sont un avertissement à tous ceux qui porteurs de mauvaises intentions tenteraient de s'approcher de lui. Ils seront alors piqués. Blessés, ils clamseront si les épines sont empoisonnées: «quiconque qui s'y frotte, s'y pique»!

Les objets d'origine animale dont la peau de panthère, le bouclier en peau de buffle, les chasse-mouches, la trompette en ivoire et la queue de cheval interpellent l'univers zoologique et investissent le Bèlākà comme le roi-chasseur, maître de la brousse et distributeur de la viande, denrée rare et précieuse à son peuple. Les animaux représentés dans la galerie des *Fè Mboum* sont aussi reconnus pour leur force, leur grand gabarit et leur caractère lubrique. On leur demande de transmettre leurs atouts au souverain pour l'aider à régner favorablement. Il doit aussi beaucoup procréer tout comme ses sujets afin que les Mboum ne disparaissent jamais. Le thème de la fécondité traverse tout le processus de dévolution du pouvoir du Bèlākà: l'eau, la femme, laalebasse par exemple, sont associées à la fécondité et à la fertilité.

Les rois africains sont avant tout des agriculteurs, des pêcheurs et des pasteurs. Ils sont les responsables de la prospérité et de l'abondance où l'eau joue un rôle manifeste. Héritiers des rois «faiseurs de pluie», ils invoquent constamment l'eau pour assurer la vie des hommes, des plantes, des animaux sauvages et domestiques ainsi que des poissons. C'est dans l'eau que le prince prend son bain lustral chez *Bélassanga Nguéou*; c'est avec de l'eau qu'on produit la mixture qui sert à «refroidir» le village.

Laalebasse est un manifeste symbole de fécondité. En tant que contenant, elle évoque le ventre de la mère, matrice fécondante de référence. Pendant la procession rituelle, interviennent laalebasse blanche qui contient la mixture servant à bénir et à apaiser le village à la veille de l'intronisation du Bélàkà, puis laalebasse remplie de graines de maïs, ces semences que le Bélàkà distribue à son peuple à l'ouverture du *Mboryanga*. La plante rampante qui porte les calebasses est particulièrement prolifique. Une seule peut couvrir plusieurs mètres carrés de surface et produire des dizaines de fruits.

La présence des femmes et surtout des vierges dans les cérémonies d'intronisation et de couronnement est l'une des dominantes du rituel. La femme porteuse de vie est le symbole de la fécondité et de la potentialité. Au même titre que la terre, elle reçoit la semence. Bougoï, la vierge qui incarne cette terre nouvelle est aussi le présage d'un règne fécond.

Quelques attributs sont intrinsèquement attachés au pouvoir royal. C'est le cas du tambour, du sceptre, de l'épée, du chapeau et des bracelets métalliques.

Le tambour (*akira*) est l'attribut classique du pouvoir royal en Afrique. Il est associé au bâton avec lequel on exécute les percussions. Il sert à convoquer les populations en assemblées, à transmettre des messages codés et à diffuser les nouvelles importantes, bonnes ou mauvaises. Le Bélàkà, appelé à diriger les hommes ne peut donc pas se passer des moyens de communication. Aux sons émis par l'*akira* c'est tout le peuple de Ngan-Ha qui se précipitait au palais pour écouter et partager les dernières nouvelles du village. Le tambour est

aussi une «arme de guerre». Elle sert à convoquer les soldats. Au Fuuta-Tooro et au Gobir en Afrique occidentale aux XV^e-XVI^e siècles (Kane Oumar, 1995: 39), «c'est au son du tambour que les guerriers sélectionnés prêtaient serment sur la lance du roi la veille des combats et juraient de pourfendre et de tailler l'ennemi en pièces pour la gloire de son règne. Les armées allaient au combat précédées des tambours qui servaient de fanions. C'est pourquoi on les appelait tam-tams sanglants». Sur le «ventre» du tambour de guerre du sultan des Bamoum au Cameroun, sont sculptés les crânes de guerriers vaincus. En pays bamiléké au Cameroun, à la mort du chef (Fo), on crevait ses tambours pour manifester le silence voire la fin de son règne. Son successeur inaugurait le sien en faisant confectionner de nouveaux. Ses tams-tams d'appel étaient abandonnés sur la place du marché, lieu anonyme où ils tombaient lentement en poussière sauf s'ils étaient ramassés par des étrangers. Quelques collections d'idiophones grassfields exposés dans les musées allemands en résultent. Les tambours démontrent que la nature du pouvoir n'est pas moins militaire. Le devoir du chef est de défendre son territoire, de le maintenir tel qu'il lui a été légué par ses ancêtres à défaut de pouvoir l'étendre.

Le sceptre (*vandou*) ou bâton de commandement est le symbole de l'autorité royale. Il traduit la supériorité et la prééminence du chef. À la mort du chef dans certaines sociétés, on casse son bâton de commandement à l'instar du tambour dont on crève la membrane.

L'épée (*asok*) est à la fois arme offensive et aussi symbole de justice. Avec cet attribut, le Bélakà est le juge, il a autorité et compétence pour traiter toutes les affaires qui dépassent les aptitudes des chefs de familles. Il s'agit du meurtre, de la sorcellerie, du crime de lèse-majesté et de tout délit pouvant perturber la cohésion sociale. Il préside le tribunal dans la salle des audiences (*mburi mburi*) assisté des notables. La justice est équitablement rendue à tous. *A priori*, elle ne favorise et n'épargne personne.

Tous ces objets-signes concourent à la légitimation et à la reconnaissance du pouvoir du Bèlākà. Ils constituent un langage non alphabétique décryptable par des initiés. De quel pouvoir s'agit-il en réalité? Démocratique ou autocratique? Ambigu en effet. Le Bèlākà est copté dans la dynastie régnante par des notables obligés et alliés du chef défunt. Il n'est pas un élu du peuple. Il est indirectement désigné par le peuple à travers le choix des notables qui représentent les différentes familles mboum. Un suffrage restreint en quelque sorte? Une fois couronné, il se met entièrement au service de son peuple. Son pouvoir n'est pas sans limites. Il est tempéré par le collège de notables qui en cas de dérapages graves, peut précipiter la fin de son règne en le destituant ou en l'éliminant physiquement. Le régicide rituel est souvent évoqué dans les traditions mboum.

Dans les normes, le chef doit régner dans l'intérêt de tous. Il doit veiller sur son village et œuvrer en faveur de son total épanouissement. Il doit contrôler l'ensemble des moyens de production (sol, sous-sol, eau, flore et faune) pour assurer la subsistance de tous ses sujets. Tout chef doit œuvrer au point de se vanter ainsi au soir de son règne: durant mes années de pouvoir, mon peuple n'a pas eu faim, il n'a pas eu soif. Les pluies ont été régulières, les troupeaux se sont multipliés, les femmes ont donné naissance à de nombreux enfants, les filles se sont mariées, les eaux n'ont pas tari, les criquets n'ont pas dévoré les récoltes, les moissons ont été abondantes, l'ennemi a été vaincu. La prospérité du village repose sur les capacités spirituelles, physiques, mentales et morales du chef et ce faisant, il doit être bien choisi. Cette disposition tant qu'elle est respectée, garantit le développement de tous. Les *Fè Mboum* aujourd'hui révolus dans leur essence originelle concouraient alors à magnifier et à tracer ce pouvoir. Comment sauver ces *Fè Mboum* de la disparition? Tel est l'objet de la dernière articulation de ce texte.

7. Les *Fè Mboum* en perspective ou l'avenir des *Fè Mboum*

L'histoire des Mboum doit s'écrire avec tous les vestiges matériels disponibles inhérents à cet effet. Malheureusement, ils sont sérieusement menacés de disparition par la cupidité des hommes et par la corruption des agents naturels. Le pillage des pièces archéologiques et des objets d'art ainsi que la destruction des sites archéologiques dans l'Adamaoua où est logé Ngan-Ha, constituent une atteinte irréparable à l'histoire locale et nationale. En supprimant ces preuves, ces pratiques illicites rendent impossible toute possibilité de reconstituer des pans entiers d'une histoire déjà très mal connue. Les moyens de comprendre ces objets mêmes ainsi que leur portée incalculable disparaissent dès lors qu'ils sont sauvagement arrachés de leurs contextes initiaux et séparés de l'ensemble auquel ils appartenaient. Lutter contre le pillage et l'altération des *Fè Mboum*, c'est protéger la culture, c'est perpétuer les rituels, c'est préserver les sources de l'histoire du peuple mboum où ces objets sont les instruments de la mémoire collective.

Les *Fè Mboum in situ* dans les montagnes de Ngan-Ha et de ses environs sont menacés par un vandalisme actif. L'inflation du prix de vente des objets d'art africains sur les marchés d'Europe et d'Amérique du Nord en est responsable. Un bracelet de bronze antique mboum au marché de l'art, vaut plus que le prix cumulé de dix années de récolte de maïs par exemple. Sous l'emprise de cette fièvre financière, les chasseurs de trésor qui se démènent dans des grottes en situation de collecte et de trafic illicites des biens culturels, se demandent pourquoi ils se priveraient d'une telle «manne léguée par les ancêtres».

Quant aux *Fè Mboum* conservés au musée de Ngan-Ha, leur avenir est problématique par rapport à leur très imparfait état actuel de conservation. Les agressions d'ordre naturel, biologique et anthropique menacent à très court terme leur intégrité matérielle. En l'absence d'une véritable prise de conscience face à cette tragédie culturelle, il est certain que d'ici deux décennies, ces archives matérielles seront tombées en poussière. De ce constat désolant, les

pouvoirs publics, les opérateurs économiques privés et la population locale doivent cesser d'ignorer la valeur scientifique, économique et culturelle de cette collection. Chaque peuple a en effet besoin des repères pour avancer sereinement dans ce monde traversé par des modèles culturels disparates et pas toujours adaptés aux aspirations de chacun. D'où la nécessité d'inventorier, de protéger et de valoriser son patrimoine culturel et d'en tirer toutes les leçons pour progresser. En effet celui qui a perdu sa mémoire, a perdu son identité et ne peut pas se conduire normalement.

Les pôles de responsabilités dans cette mission de sauvegarde des *Fè Mboum* se situent au niveau du Bélàkà, dépositaire des *Fè Mboum*, des chercheurs, des populations locales et de l'État camerounais. Le Bélàkà Saliou Saoumboum, mieux que quiconque, connaît la valeur des objets-signes du pouvoir de ses ancêtres aujourd'hui conservés au musée de Ngan-Ha. Si de nos jours, les pièces de cette collection ont perdu leurs charges originelles aux plans politique, spirituel et militaire, ils conservent néanmoins encore leur valeur culturelle. Ils révèlent l'identité des Mboum et tracent leur apport à l'histoire de l'humanité.

7.1. L'action attendue du Bélàkà

Le Bélàkà doit s'appuyer sur l'élite locale mboum ainsi que sur celle de la diaspora pour rassembler les ressources humaines, matérielles et financières possibles afin de doter Ngan-Ha d'un musée digne de ce nom. Il ne s'agira plus seulement d'un lieu de stockage provisoire des objets, mais d'une case patrimoniale polyfonctionnelle. Une telle structure, construite selon les normes requises en matière muséale doit garantir la conservation, la sécurisation et la valorisation du patrimoine. Elle doit comporter une grande salle d'exposition des collections, un atelier de formation de jeunes artisans pour la fabrication des objets d'art et la reproduction de certaines pièces du musée et une boutique de vente des souvenirs.

Un tel projet est réalisable. Il ne requiert pas une fortune et les fils et filles mboum peuvent se l'offrir et ce faisant, ouvrir leur «pays» aux touristes. La case du patrimoine

mboum se déclinera alors en outil de développement. Ngan-Ha depuis une décennie n'est déjà plus une bourgade de paysans. C'est une commune et une sous-préfecture qui abrite plusieurs services administratifs avec un personnel venu de divers horizons. Dans cette perspective, il y a un public pour le musée.

Dans la lutte contre la pauvreté et les exclusions engagées à Ngan-Ha, le nouveau musée en tant qu'espace d'éducation, de recherche et de loisirs a son rôle à jouer. Le développement passe d'abord par le combat contre l'ignorance. Il se gagne aux fronts de l'instruction, de l'invention, de l'innovation, de la recherche et des contacts et des rapports entre les peuples. Le musée peut dans une certaine mesure apporter sa contribution à cette croisade en faveur du bien-être des populations. À cet effet, il doit cesser d'être appréhendé comme cette maison où l'on se rend pour perdre son temps, faute d'aller mieux se détendre ailleurs.

«Il doit être clair que nous ne conservons pas les objets pour eux-mêmes, mais pour l'humanité toute entière et en relation avec l'homme et la société. Si nous portons plus d'attention aux objets en eux-mêmes qu'aux hommes ou à la société, nous ne conservons rien. Un objet ne peut être conservé en dehors de la société», déclarait Alpha Oumar Konaré, (2001: 15). L'école formelle et l'éducation familiale désormais débordées par la télévision et la pléthore des réseaux sociaux n'ont plus le monopole de l'instruction et de l'éducation. Les musées doivent profiter de l'éclatement de l'espace culturel pour jouer pleinement leur rôle.

Nos musées doivent cesser d'être assimilés aux salles de dépôt d'objets hétéroclites fréquentables par les seuls amateurs de la brocante. On ne doit plus les appréhender comme des cénacles ésotériques réservés aux adeptes de l'insolite. Le musée est un lieu de découverte, de convivialité et de formation ouvert à tous. Dans un pays comme le Cameroun où les centres culturels sont rares, le futur musée de Ngan-Ha ainsi que ceux qui fonctionnent déjà doivent s'engager résolument à devenir des espaces de formation et d'éducation, de dialogue, de discussions, d'échanges culturels et de rencontres. Cette mutation qui constitue

l'un des défis majeurs de tous les musées africains du vingt-et-unième siècle suppose l'application de nouvelles méthodes d'exposition et d'interprétation des collections, d'animation et d'organisation de l'espace muséal. Innovations qui doivent leur permettre de présenter au public avec *maestria*, le patrimoine qu'ils conservent. C'est aussi la condition *sine qua non* pour réduire le déficit d'image que le grand public éprouve à l'égard des musées. C'est la perspective dans laquelle doit s'inscrire toute institution muséale en tant qu'entreprise culturelle, qu'elle soit privée, publique ou parapublique au service du développement.

Le rôle à jouer par les musées pour empêcher certains aspects du patrimoine culturel de disparaître est aussi manifeste. C'est ici le lieu d'évoquer pour le déplorer, le déclin de plusieurs métiers traditionnels. Les gestes techniques qui permettaient jadis de tailler et de sculpter le bois pour créer des masques, des statuettes, des tambours, des piliers de case, de confectionner les toitures de chaume, de fabriquer des objets en céramique et en métal ont disparu à Ngan-Ha comme dans de nombreux villages du Cameroun. Si aucune action concrète de collecte et d'enregistrement de ces savoirs et savoir-faire n'est entreprise auprès des derniers spécialistes de chaque secteur d'activité, il sera bientôt trop tard si ce n'est déjà le cas dans plusieurs domaines. La case patrimoniale attendue à Ngan-Ha dans sa vocation polyfonctionnelle, peut jouer pleinement ce rôle en s'appuyant sur les Technologies de l'Information et de la Communication qui offrent d'insoupçonnables possibilités en photographie, en vidéographie et en numérisation de toutes les étapes de la fabrication d'un objet. Cette démarche est susceptible d'offrir aux jeunes artisans des facilités d'appropriation des savoir-faire ancestraux qu'ils convertiront en ressources économiques. En fabriquant des outils et des mobiliers utiles aux populations locales et des souvenirs de voyage pour les touristes, ils gagneront de l'argent et de l'expérience. Le Bélakà doit aussi s'appuyer sur les structures départementales, régionales et nationales chargées des questions culturelles, artistiques, touristiques et scientifiques pour promouvoir la case patrimoniale de Ngan-Ha.

7.2. Les scientifiques au chevet des *Fè Mboum*

La collection des *Fè Mboum* est hétérogène. Elle comporte des objets en métal, en bois, en argile, en cuir, en tissu et en paille. Ces objets ont traversé des siècles pour nous parvenir. Au regard de l'état de conservation déplorable dans lequel se trouvent la plupart des pièces, des traitements physico-chimiques appropriés leur sont requis. La technologie moderne qui dispose aujourd'hui de puissants moyens pour conserver ces témoins matériels doit être sollicitée pour l'identification des alliages et des ligneux en vue de leur traitement. Des experts (Louis Frédéric, 1967: 363-374), proposent des solutions simples et accessibles aux laboratoires à faible budget pour préserver divers objets comme le bois, le métal, la céramique, le cuir, qui figurent dans la collection. La lutte contre les agressions dont ils sont victimes, tient compte de la facture matérielle de chaque objet, de l'étendue de la menace et de la nature de l'agresseur.

Les objets de facture ligneuse et herbacée, notamment le trône et les calebasses en bois, les chapeaux et les paniers en paille exposés au musée de Ngan-Ha, subissent surtout les attaques des insectes, des termites et les méfaits des écarts de température. Contre les insectes, il est conseillé de procéder soit par fumigation, en produisant des fumées désinfectantes ou des vapeurs insecticides pour débarrasser les objets de leurs parasites, soit par badigeon, en utilisant des liquides désinfectants du genre méthylpolysiloxane, xylène, acide borique contre les insectes lignivores. La lutte contre les termites xylophages doit passer par la soumission des objets dégradés à un bain de créosote sous pression. Contre les trous creusés par les tarets, les vers et les termites, il est conseillé de les fermer avec la cire.

Les objets fendus du fait de brusques changements de température ou des intrusions des champignons et des termites, doivent être consolidés avec des attèles ou avec l'imprégnation de la cire vierge. Dans tous les cas, ne jamais vernir les objets afin de ne pas les défigurer et

surtout permettre au bois de respirer. À la limite, on pourrait les cirer avec un produit incolore.

Les sacs en peau de veau, les peaux de panthère, les peaux de buffle qui couvrent se dessèchent, se fendillent et se cassent sous les effets conjugués des manipulations indélicates et des intempéries. Pour les protéger, il est conseillé de les enduire d'une mixture d'huile de ricin et d'alcool, appliquée plusieurs fois de manière que le cuir en soit bien imprégné. Des traitements bactéricides doivent ensuite être appliqués. Ils doivent être mis à l'abri d'une trop grande humidité.

Les chasse-mouches et les queues de chevaux se conservent bien à l'abri de l'humidité. Une désinfection périodique est recommandable.

Les couteaux de jet, les épées, les sceptres, les gongs, les trompettes, les cloches, les herminettes, les masques lunaires, les étriers ainsi que les aiguilles qui pincent la coiffe du Bèlaka sont en métal. La conservation des matières métalliques consiste principalement à les protéger des corrosions. Elle passe par l'étude préalable du métal afin de déterminer sa forme et l'épaisseur des corrosions soit par rayons X, soit par méthodes mécaniques.

La fumigation, la désinfection, le badigeonnage des bois et des peaux, le lavage des céramiques, l'éradication des corrosions sur les métaux sont donc requis pour le traitement des objets-signes du pouvoir du Bèlaka déposés au musée de Ngan-Ha. Opération préalable à leur exposition au public dont les touristes.

7. 3. Les *Fè Mboum* un produit touristique de la destination Ngan-Ha

Le village Ngan-Ha rassemble des ressources d'une grande diversité. Aussi bien sur le plan naturel que culturel, le touriste a de quoi consommer: monts et montagnes, rochers et pics, cavernes et abris sous roches, rivières et mares, modestes champs de cultures vivrières, flore et faune hétérogènes, riche passé historique et culturel, commémorations dont le festival

Mboryanga, sites archéologiques sont des produits disponibles. La culture et la nature donnent l'opportunité aux touristes de s'adonner à une grande variété d'activités en pleine nature tout au long de l'année dans une ambiance climatique tolérante. Le climat local de type soudanien comporte deux saisons. Une saison sèche de six mois allant de novembre à avril et une saison de pluie allant de mai à octobre, avec une température caractérisée par sa modération. La moyenne annuelle oscille autour de 23°. Ici, il y'a au moins du soleil pendant une grande partie de l'année. Le musée local où sont conservés les *Fè Mboum* est devenu le point d'attraction incontournable pour tout visiteur qui se rend à Ngan-Ha. Son aménagement en case patrimoniale relèverait le prix du produit par rapport à l'offre actuelle.

Les touristes se recruteront dans un premier temps parmi les gens de proximité dont les élèves, les étudiants, la population locale et les chercheurs intéressés par les collections du musée, la beauté des paysages, la forte sensation qu'inspirent les sommets et les cavernes.

Ngaoundéré, la ville voisine abrite une université d'État, une école internationale de formation du tourisme, des centres de formation, des structures déconcentrées de presque tous les départements ministériels du Cameroun et un public relevant de différents corps de métier. Ngan-Ha sera alors capable de leur proposer une gamme d'activités relevant de la culture et de l'écotourisme. Avec le temps, la destination en se construisant et en se précisant, pourra accueillir des étrangers en partance ou de retour des grandes régions touristiques du Nord-Cameroun. La mise en tourisme de Ngan-Ha doit d'abord viser au développement de ce territoire, à l'amélioration des conditions de vie des populations. La réussite de ce projet passe par la construction des établissements d'hébergement, la création des centres de restauration, la réfection du centre de santé existant et sa dotation en médicaments et en personnel soignant compétent, l'amélioration des voies d'accès au village, le fonctionnement d'une boutique de souvenirs. Cette initiative débouchera sur la création de quelques emplois dont les guides de montagnes, le «conservateur» du musée, les gérants des auberges et des restaurants.

Il restera à prendre des mesures efficaces pour limiter les effets pervers que le tourisme engendre régulièrement: dégradation de l'environnement, profanation des lieux sacrés, mendicité, prostitution, abandon des activités traditionnelles, aliénation culturelle. Dans tous les cas, le tourisme à promouvoir à Ngan-Ha dans sa définition et dans ses objectifs, doit être un tourisme durable pour un développement durable. Le rôle de l'État dans la construction de cette destination autant que la protection des *Fè Mboum* reste manifeste.

Photo: Pr Norma George, Africaine-Américaine en visite à Ngan-Ha, signe le livre d'or du musée



© Nizésété, Ngan-Ha, mai 2007.

7.4. Défis de l'État camerounais dans le sauvetage des *Fè Mboum*

Les *Fè Mboum* servent ici de prétexte pour souligner le rôle de la culture dans la quête de l'intégration nationale et de la paix entre les peuples. La culture malheureusement occupe une place marginale dans les budgets des États africains dont le Cameroun. Pourtant sa place dans le développement est considérable. Il est loin le temps où les idéologies constituaient les seules lignes d'affrontement. Elles le sont désormais aussi culturelles et même davantage. Les

rapports intercontinentaux sont gravement affectés par des antagonismes religieux, des affrontements interethniques, des génocides, les chocs entre les civilisations.

Pour expliquer dans quel monde nous entrons après la disparition de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide, l'Américain Samuel Huntington, dans un retentissant article publié en 1993 affirmait (Ramonet, 1999: 143):

Mon hypothèse est que, dans le monde nouveau, les conflits n'auront pas essentiellement pour origine l'idéologie ou l'économie. Les grandes causes de division de l'humanité et les principales sources de conflit seront culturelles. Les États-nations continueront à jouer le premier rôle dans les affaires internationales, mais les principaux conflits politiques mondiaux mettront aux prises des nations et des groupes appartenant à des civilisations différentes. Le choc des civilisations dominera la politique mondiale. Les lignes de fracture entre civilisations seront les lignes de front de l'avenir.

À l'intérieur du Cameroun, ces lignes d'affrontement s'inscrivent dans des stéréotypes et des préjugés ethniques, des barrières interethniques, le tribalisme, les querelles religieuses, l'instrumentation ethnique ainsi que les conflits intertribaux qui débouchent régulièrement sur des appels à la chasse de «l'allogène», à la destruction de ses biens, aux incendies des villages et parfois aux meurtres, tous des excès de la haine de l'autre ponctués de fuite éperdue des vieillards, des femmes et des enfants. Des politicards, des roitelets, des prédicateurs du petit matin en panne de projet, d'autorité et de vocation politique et spirituelle instrumentent l'ethnicité pour se frayer une petite voie sur une scène politique nationale touffue et confuse. Or on pourrait cependant mieux faire. Comment? En exploitant tout simplement les vertus de chaque ethnie pour construire des ponts et non pour ériger des frontières.

L'africaniste Jean Devisse, dans une interview à Radio Yaoundé le 10 janvier 1986, faisait valoir la place irremplaçable du culturel dans l'avenir des peuples du monde:

Je pense que le moment est venu où le politique et le culturel doivent se réconcilier sur le terrain de l'unité nationale. Je pense que c'est au politique non pas de faire le premier pas, mais que c'est au politique de comprendre la démarche du culturel; que le culturel est partout dans le monde à l'ordre du jour parce qu'il est partout seul capable de fournir des propositions d'avenir, et des projections pour ce futur. Mais si les responsables politiques, les technocrates et les technologues ont peur du culturel et refusent cette vision alors, il n'y aura rien du tout à nos yeux, et nous irons vers des affrontements de plus en plus violents à l'intérieur des continents et entre les continents. Je crois profondément que le culturel est la seule chance de ce point de vue là de confronter

sereinement un certain nombre de points de vue et d'éclairer les débats internationaux à l'intérieur du monde noir, entre les continents et sur toute la terre. Alors, il est temps qu'on cesse de considérer que le culturel doit être un petit pourcentage d'un budget, que c'est un facteur secondaire de la vie nationale. Car c'est en définitive le cœur de l'avenir de toutes les nations de la terre.

Vision prophétique s'il en était, au regard des génocides relevant d'un autre âge et qui s'expriment avec fracas actuellement en Afrique, en Amérique, en Asie, en Europe, en Océanie pour des motifs religieux, identitaires et maffieux aussi. Al Qaïda, AQMI, Boko Haram, Daech, Shebabs, ces noms qui résonnent comme des bombes humaines en fragmentation incarnent quelques-uns de ces groupes sectaires obscurantistes transcontinentaux, haineux et particulièrement violents. La culture comme on le voit, tant qu'elle est instrumentalisée peut desservir l'État. Au-delà des *Fè Mboum* à préserver et à valoriser, c'est un appel à une meilleure prise en compte de la culture dans la recherche de la paix et du progrès de toute l'humanité qui est lancé. Tous sans exception sont invités à ce banquet.

Conclusion générale

Les *Fè mboum* sont le symbole de l'autorité civile, sacerdotale et militaire du Bélàkà mboum de Ngan-Ha. Pendant près de sept siècles, ils ont été au centre du rituel de la cérémonie de son intronisation et de la célébration annuelle de la fête du nouvel an mboum, le *Mboryanga*. Au début du XIX^e siècle, la conversion du Bélàkà Saw Mboum à l'Islam et premier souverain mboum installé dans le site de Ngan-Ha, ruine la vocation des *Fè Mboum*. Ils sont condamnés à l'abandon et au reclus dans des cavernes. À partir de 1990, le réveil de l'expression des identités culturelles au Cameroun, les remet au goût du jour. Ils sont ramenés des montagnes et exposées au public. Mais leur retour des abris isothermiques où ils ont séjourné pendant près d'une soixantaine d'années, les expose rapidement à la dégradation. Mal conservés, soumis aux menaces d'origine naturelle et anthropique, ils risquent le dépérissement. La

construction d'un petit musée au sein du palais royal suivi d'un traitement et du catalogage des objets par une conservatrice professionnelle, freine la désagrégation. Le musée est devenu le principal point d'attraction des visiteurs à Ngan-Ha. Mais le mal est loin d'être éradiqué. De nouvelles formes d'agressions corrompent l'intégrité matérielle des objets exposés pendant que le vandalisme menace ceux encore cachés en montagne. Ces objets qui sont sources de l'histoire des Mboum, outils économiques et marqueurs culturels, doivent pourtant être protégés pour jouer pleinement leurs rôles. L'urgence dans cette entreprise est requise quand il est encore temps afin d'agir efficacement et utilement. □ □

Références bibliographiques

- Abwa, Daniel, 1980, «Le Lamidat de Ngaoundéré de 1915 à 1945», Mémoire de Master's Degree en Histoire, Université de Yaoundé.
- Ba Konare, Adama, 1977, «Sonni Ali Ber», in *Études Nigériennes*, n° 40, Niamey, pp. 52-53.
- Bru, 1923, (administrateur colonial français), «*Coutumes rituelles des M'boum*», Archives départementales de Ngaoundéré.
- Coquet, Michèle, 1996, *Les arts de cour en Afrique noire*, Paris, Adam Biro.
- Dongala Kodi, Jean-Baptiste, 2012, «Le pillage de l'art africain», <http://jb.dongala.free.fr>
- Froelich, Jean-Claude, 1959, «Notes sur les Mboum du Nord-Cameroun», in *Journal des africanistes* XXIX (1), Paris, CNRS.
- ICOM (International Council of Museums), 1996, Statuts et Code de déontologie professionnelle de l'ICOM, Paris.
- Kane, Cheikh Hamidou, 1961, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- Kane, Oumar, 1995, «La symbolique du pouvoir. La religion des princes dans la tradition et dans l'histoire ouest-africaine», in Michel Marc et Soumille Pierre (éds), 1995, *Études africaines. L'Afrique noire à l'IHPOM (1964-1994)*, Paris/L'Harmattan et Aix-en-Provence/IHC, pp. 23-60.
- Konaré, Alpha Oumar, 1985, «La création et la survie des musées locaux», in *Museums and Community in West Africa*, Actes du symposium international sur les musées locaux en Afrique de l'Ouest, Lomé, Togo.
- Lembezat, Bertrand, 1961, *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, Paris, PUF.
- Loi N° 90-53 du 19 décembre 1990 Portant sur la liberté d'association au Cameroun.
- Loi n°2013/003 du 18 avril 2013 régissant le patrimoine culturel au Cameroun.
- Louis, Frédéric, 1978, *Manuel Pratique d'Archéologie*, Paris, Robert Laffont.
- Mohammadou, Eldridge, 1990, *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, Vol 1: Mbéré, Mboum, Tikar, Tokyo, ILCAA.
- Nizésété, Bienvenu Denis, 2001, «Patrimoine culturel de l'Afrique Centrale: fondement d'une intégration régionale véritable», in Abwa Daniel, Essomba Joseph-Marie, Njeuma Martin Zachary (éds.), *Dynamiques d'intégration régionale en Afrique centrale*, Actes du Colloque de Yaoundé du 26-28 avril 2000, Yaoundé, PUY, T. 1, pp. 31-72.
- Nizésété, Bienvenu Denis, 2004, «Pourquoi et comment le village Ngan-Ha peut devenir une destination touristique camerounaise. Ressources touristiques et stratégies de mise en valeur», Mémoire pour le Diplôme des Hautes Études et Recherches Spécialisées en Tourisme

- (DHERST), Institut de Recherche et d'Études Spécialisées en Tourisme/Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne).
- Nizésété, Bienvenu Denis, 2007, «Musée et valorisation du patrimoine culturel. Réflexion sur les défis actuels des musées camerounais aux fins de valorisation du patrimoine», in *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines* de l'Université de Ngaoundéré, Vol 9, pp. 5-36.
- Nizésété, Bienvenu Denis, 2009 «Sites archéologiques de la Vina dans l'Adamaoua au Nord-Cameroun: d'importantes archives matérielles en sursis», in *KALIAO*, ENS/Maroua, Cameroun/Série Lettres et Sciences Humaines, Vol. 1, N°2, pp. 69-90.
- Nizésété, Bienvenu Denis, 2013, *Apports de l'archéologie à l'histoire du Cameroun. Le sol pour mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- Podlewski, André-Michel, 1978, «Notes sur les objets sacrés traditionnels mboum (Adamaoua-Cameroun)», in *Journal des Africanistes*, 48, 2, Paris, 1978.
- Ramonet, Ignacio, 1999, *Géopolitique du chaos*, 1999, Paris, Folio actuel, pp. 143-147.
- Saliou, Mohamadou, 2001, «Le Bélàkà Mboum de Ngan-Ha: itinéraires et attributs du pouvoir (X^e-XX^e siècles)», Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Ngaoundéré.

Les droits d'auteur restent avec l'auteur. Il est publié sous licence <<creative commons>>

<https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/fr/>. Le titulaire des droits autorise toute exploitation de l'oeuvre, y compris à des fins commerciales, ainsi que la création d'œuvres dérivées, dont la distribution est également autorisée sans restriction, à condition de l'attribuer à son auteur en citant son nom et de citer la publication dans ce journal.

This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BY 3.0 <http://creativecommons.org/licenses/by/3.0/>) that allows others to share the work with an acknowledgement of the work's authorship and initial publication in this journal.